Lundi 16 avril 2012

Tout a été minutieusement préparé par Philippe Levesque : billets, médicaments, contacts avec l'ambassade de France en Haïti, taxi jusqu'à Orly...

A 9h00, ce 16 avril, la délégation entière est présente devant St Denys ; Odile Voin nous a rejoints après avoir retrouvé ses clefs. Sœur Marietta, Annick Peters, Michèle Durand, Pierre Engeldinger, Ladislas Alexandrovitch sont présents. Photos. Le taxi démarre à 9h30. Conversation détendue pendant le trajet ; Odile nous fait croire qu'elle a oublié son passeport, puis qu'elle a égaré son portable. Malgré ces péripéties, nous arrivons à 10h30 à l'aéroport. Longue file pour la dépose des bagages ; malgré les recommandations de Philippe les jours précédents, tout le monde se demande si sa valise ne dépasse pas les 23 kilos. Odile refait même ses bagages afin de ne pas garder de liquide dans son sac à main. J'ai, sur moi, une ordonnance justifiant le fait que je conserve une pulvérisation nasale ; mais personne ne me demandera rien malgré le fait que mon sac à dos passe aux rayons.

Avion plein ; nous sommes dispersés. Sièges étroits. Je me trouve à côté d'Emmanuel : il se plonge dans le mode d'emploi du nouvel appareil photo numérique qu'il a acquis en vue de notre séjour.

Nourriture correcte bien que peu abondante. Nous parvenons à nous déplacer un peu et à échanger. Sophie, qui a bu sa petite bouteille de rhum planteur, conserve la mienne pour son petit « 4 heures ». Béatrice nous apprend qu'elle aurait voulu être ou cantatrice ou chef d'orchestre ou garde-forestier à cheval.

A 18h55 - heure de Paris – Emmanuel déclare : *« C'est trop compliqué, ces engins »* et il range son appareil.

Par son hublot, Sophie aperçoit un navire.

Encore deux heures de vol jusqu'en Guadeloupe : je ne me souvenais pas que la traversée soit si longue ! Sur mon écran personnel, je regarde « The artist »,

mais ça ne rend pas grand-chose. Puis « Le secret de la licorne » de Spielberg : rien à voir avec le Tintin que je connais. C'est un mélange de « Crabe aux pinces d'or », de « Secret de la licorne » et de « Trésor de Rackam le Rouge » avec un soupçon de Castafiore : bref, un blasphème pour les purs tintinophiles !

14h15 : nous attendons en vain une collation pour passer le temps. Emmanuel se dévoue (il est au bord de l'allée) et se rend au fond de l'avion. Il revient 5 minutes plus tard en brandissant un fond de bouteille de Fanta : *« J'ai réussi à négocier ça ! »* C'est alors, bien sûr, qu'arrive le steward qui nous offre la collation attendue.

Heure prévue (locale) d'atterrissage : 14h38. A l'heure de Paris : 20h38.

Escale de 2h00 à Pointe à Pitre. Comme souvent, le sommet de la Soufrière est dans les nuages. Le ciel est menaçant.

Nous embarquons pour Port au Prince. L'avion est plus petit que le précédent, mais quasiment plein. Il est 23h15, heure de Paris. On nous sert un en-cas : le temps passe moins lentement quand on mange. Je demande un jus de goyave dont je retrouve la saveur oubliée depuis longtemps. Après 8 heures de vol, mon dos me fait souffrir : et dire que nous ne sommes pas encore arrivés !

Sous les ailes, beaucoup de nuages. Le commandant de bord nous annonce la température qui nous attend à Port au Prince : 29°

Minuit, heure de Paris : nous entamons notre descente.

Minuit 20 : atterrissage réussi ; pas d'attente pour l'administratif et la récupération des bagages : notre avion était le seul.

Le Père André – français – et le Père Jean Doret – haïtien, jeune prêtre d'un an et 6 jours d'ordination, nous précise-t-il – nous attendent avec deux voitures. Nous nous séparons pour ce soir : les dames seront hébergées chez des religieuses, les hommes par les Pères de St Jacques dont le Père André est le Supérieur général.

Commence alors une bonne course dans les rues de Port au

Prince qui compte environ 5 millions d'habitants sur une population globale estimée de 8 à 10 millions : ça grouille de partout, mais ça grouille calme ! Les grandes artères que nous empruntons sont asphaltées. Il y a des arbres ; la ville et ses alentours immédiats sont boisés : j'ai aperçu cela depuis l'avion. A dire vrai, là où nous passons, les traces du séisme ne sont pas visibles, ou bien le sont pour quelqu'un qui pourrait établir des comparaisons dans le temps, ce qui n'est pas mon cas. Circulation très dense, et pas trop anarchique ; les feux tricolores fonctionnent et sont respectés. De la police, certes, mais pas plus qu'ailleurs. Par contre, lors des arrêts, Jean Doret nous conseille de surveiller d'un œil nos valises qui sont à l'air libre puisque nous sommes dans un pick-up.

Nous escaladons les collines pour aboutir chez les Pères de St Jacques qui sont en Haïti depuis 150 ans ; c'est une compagnie de prêtres, originaire de Bretagne, qui a donné – et donne toujours – plusieurs centaines de prêtres et 16 évêques au pays. Accueil simple et fraternel. Le supérieur de la maison, ancien vicaire général de Cap Haïtien, apprenant que Sœur Marietta est toujours à Vaucresson, nous charge de lui transmettre une statuette de la Vierge à l'enfant sculptée par un artiste local : jolie pose de Jésus qui tend le cou pour embrasser sa mère.

La nuit est tombée. Après le dîner, discussion au salon avec deux français qui viennent soutenir des projets de purification de l'eau, avec le père supérieur qui a vu passer tous les prêtres de l'île ; actuellement, il donne un cours de philo et un autre sur la pratique de la liturgie.

La maison est foyer d'accueil, d'abord bien sûr pour les prêtres de St Jacques, mais aussi pour tous ceux qui, comme nous, passent, qu'ils soient prêtres ou laïcs. Jean Doret a préparé pour chacun de nous trois une bouteille d'eau filtrée (et fraîche). Philippe occupe une chambre au rez-de-chaussée, près de la chapelle ; Emmanuel et moi sommes au premier. De la terrasse, on voit, en contrebas, les lumières de la ville et du port ; on devine la mer.

La journée a été très longue ; mon lit est bon ; pas de moustique en vue ; la chaleur est supportable ; une douche fraîche me fait du bien. Malgré mon dos douloureux, je pense dormir correctement même si je dois réveiller Emmanuel vers 4h30 : notre avion pour Cap Haïtien décollera à 7h30.

Mardi 17 avril

Lever à 4h30 après une bonne nuit, bien que hachée.

Je descends à la chapelle pour y dire l'office du matin.

Petit déjeuner copieux.

Jean Doret nous reprend dans son pick-up ; j'aurais souhaité voir, ne serait-ce que de loin, les ruines du Palais national, mais Jean Doret m'explique qu'il se trouve dans la zone du Champ de Mars et que cette zone, comme beaucoup d'autres, est contrôlée par une bande : si vous faites partie de cette zone, vous pouvez y entrer et en sortir sans problème ; sinon, elle est fermée de telle heure à telle heure, et si vous pénétrez malgré tout, vous risquez de vous faire arrêter, kidnapper, rançonner ... Mais globalement, d'après notre guide, la sécurité n'est pas trop mauvaise.

Beaucoup de monde dans les rues plus on s'approche du centre ville. Des fillettes en uniforme, se rendent à l'école. De nombreux taxis communautaires « tap-tap » (ils se rendent d'étape en étape), décorés de noms religieux comme en Espagne. J'en ai repéré un qui se nomme « Abraham », ce qui m'a fait dire qu'au moins une fois dans ma vie j'aurais suivi ce Patriarche.

J'interroge Jean Doret à propos du créole. Celui d'Haïti n'est pas le même qu'en Guadeloupe ou Martinique. Ici, le créole est langue maternelle, le français est langue étrangère ; mais de plus en plus de haïtiens baragouinent un peu de français car ils se regroupent à Port au Prince. En gros, le créole a la même structure que le français : sujet/verbe/compléments. De nombreux mots communs entre les deux langues.

Nous voici à l'aéroport national, distinct de l'international où nous sommes arrivés hier soir.

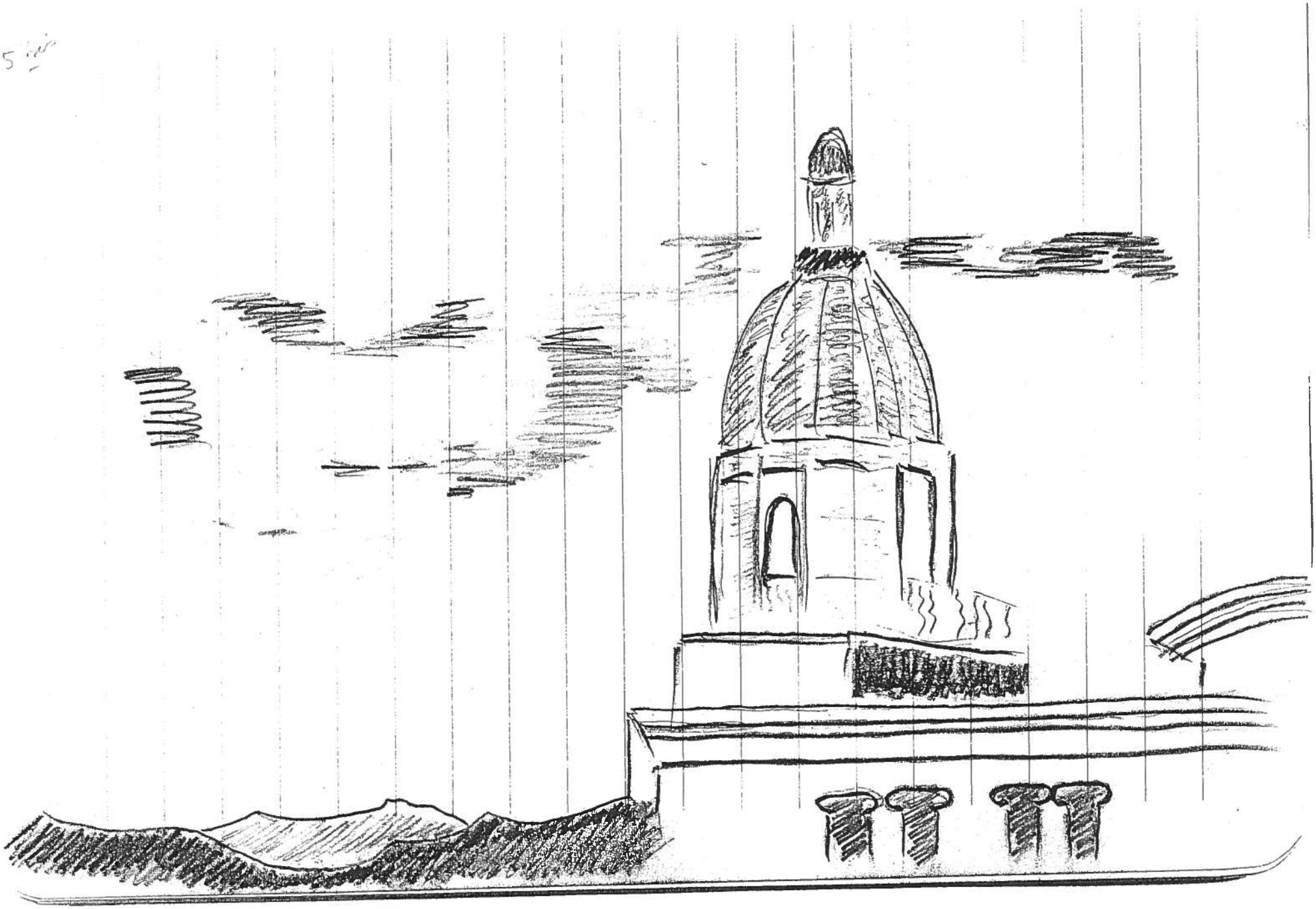
Archevêché Couloir du second étage

Bagages enregistrés pour Cap Haïtien. Philippe Levesque téléphone au Père Jacques Mary, le curé de la cathédrale de Cap Haïtien, pour lui dire que nous serons quelque peu en retard ; Agnès me fait remarquer que ce coup de fil n'est pas forcément nécessaire puisque tous les horaires sont, ici, aléatoires.

Vol d'une demi-heure sans histoire et sans turbulences dans un petit avion bleu d'une vingtaine de places. Sous les ailes, montagnes totalement pelées. Couleurs : blanc, brun, verdâtre. De temps à autre, du rouge : probablement de la terre encore fertile puisqu'on y voit quelques rares arbres. Toutes auraient plu au Caravage !

Juste au moment où les collines se cassent, nous survolons la Citadelle perchée à 1000 m, avant de plonger dans le bassin de Cap Haïtien. Le paysage est immédiatement différent : beaucoup de vert, et la mer bleue qui se rapproche. J'ai même aperçu comme une forêt ! Jacques Mary nous attend avec plusieurs membres du Comité de jumelage. Embrassades joyeuses entre «anciens et anciennes », poignées de main, sourires pour les nouveaux (Emmanuel, Sophie et moi). Deux grosses voitures pour traverser la ville jusqu'au presbytère où nous attend tout le Comité haïtien. Salle décorée (guirlandes, banderoles : « Bienvenue aux amis de Vaucresson ») ; hymne du jumelage ; mot du Président Bastien auquel répond le Président Philippe. A chacun des français, on offre un petit bracelet tressé portant « Bienvenue au Cap Haïtien ». Buffet splendide sur le balcon qui domine la place de la cathédrale. Nous recevons un listing des membres du jumelage et un emploi du temps bien pensé et bien fourni.

Installation dans nos hébergements : deux par deux, les dames seront accueillies chez des paroissiens amis (Agnès et Béatrice chez Madèle Boulin; Sophie et Odile chez les Olga), les trois hommes logeront à l'archevêché. Ma chambre est au second étage, c'est celle qui est habituellement réservée au Nonce apostolique ; grand lit avec dessus de lit rouge cardinal ; et, surtout, cabinet de toilette avec douche qui



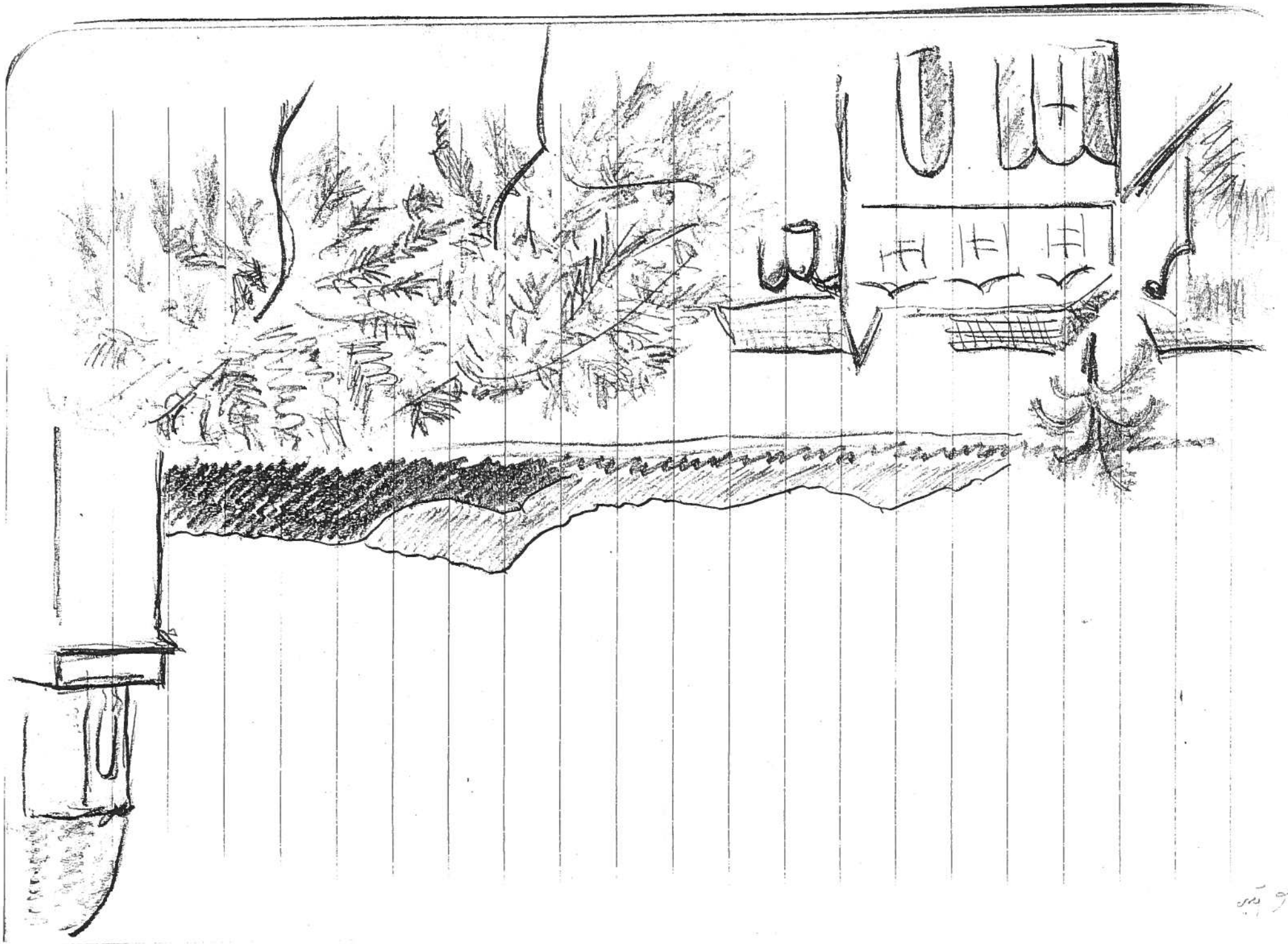
fonctionne : merveille ! Pour l'instant, nous sommes tous accueillis à la table de l'archevêché par le Père Lesly (comme Jean Doret : un an et 6 mois d'ordination), par Monsieur Messidor, l'économe, et par Donald, un séminariste qui est secrétaire de l'Archevêque. Lesly ouvre une bouteille en notre honneur.

Coup de fil : Mgr Louis, de Port au Prince où il préside l'Assemblée des évêques haïtiens, se préoccupe de savoir si nous avons fait bon voyage et si nous sommes bien installés. Quelle délicatesse !

Conduits en voiture par « Bord'nave » (j'apprendrai, en le questionnant, que son prénom est Edmond mais que tout le monde le nomme Bord'nave, son nom de famille), nous nous rendons à l'hôpital Justinien, le grand hôpital de Cap Haïtien. Invités par les toubibs, les français entrent dans les services, saluent les malades ; je reste en retrait.

Nous roulons dans la ville ; circulation importante, beaucoup de voitures, encore plus de motos, trottoirs encombrés de petits marchands à la sauvette, cris, klaxons, trous dans l'asphalte. Nous zigzaguons. De nombreux tap-tap décorés, comme à Port au Prince, de noms religieux. De grandes banderoles de publicité ; mais aussi, une autre plusieurs fois répétée : « Maître Bazile, le Nord en vous oubliera jamais. Tout naît, tout croît, tout meurt ! » : un adieu à un pédagogue qui a marqué la vie de Cap Haïtien.

Bord'nave (Edmond) nous entraîne jusqu'à Petite Anse qui se trouve de l'autre côté de la baie par rapport au centre de Cap Haïtien. Sable fin mais, pour atteindre l'eau, il faut traverser plusieurs mètres de détritus. A peu de distance de la « plage » se trouve une église dédiée à la Vierge : c'est la plus ancienne église des Caraïbes (construite vers les années 1800) : en très mauvais état. Mais communauté très vivante comme partout. Le jeune curé est là depuis deux ans : très souriant, très dynamique : mais il s'épuise ! Il nous entraîne vers un nouveau



« quartier », peuplé de familles qui ont fui le séisme de Port au Prince, n'ont plus rien et ne veulent plus retourner chez elles. Là aussi se trouvent des familles issues du monde rural : mais que cultiver dans un pays déboisé ? Ce « quartier » s'est édifié là où le terrain était libre car appartenant à la municipalité : le lieu d'épandage des ordures de la ville. Il est situé en exact bordure de mer, au niveau de l'eau. Chacun construit sa masure comme il le peut. Quand on creuse un tant soit peu, on trouve l'eau tout de suite ; alors, certains se procurent de nouvelles ordures pour essayer de remblayer avant de construire. Poignant ! Le jeune curé a déjà alerté l'opinion publique en parlant à la radio et à la télé, mais rien ne bouge. Malgré cet environnement, les habitants gardent le sourire ; pour aller à l'école, les enfants sont impeccables ; et pourtant, aucune mendicité ! Tout cela me rappelle les deux arrondissements « ordures » de Nouakchott.
Je reste silencieux devant une telle misère et une telle dignité.

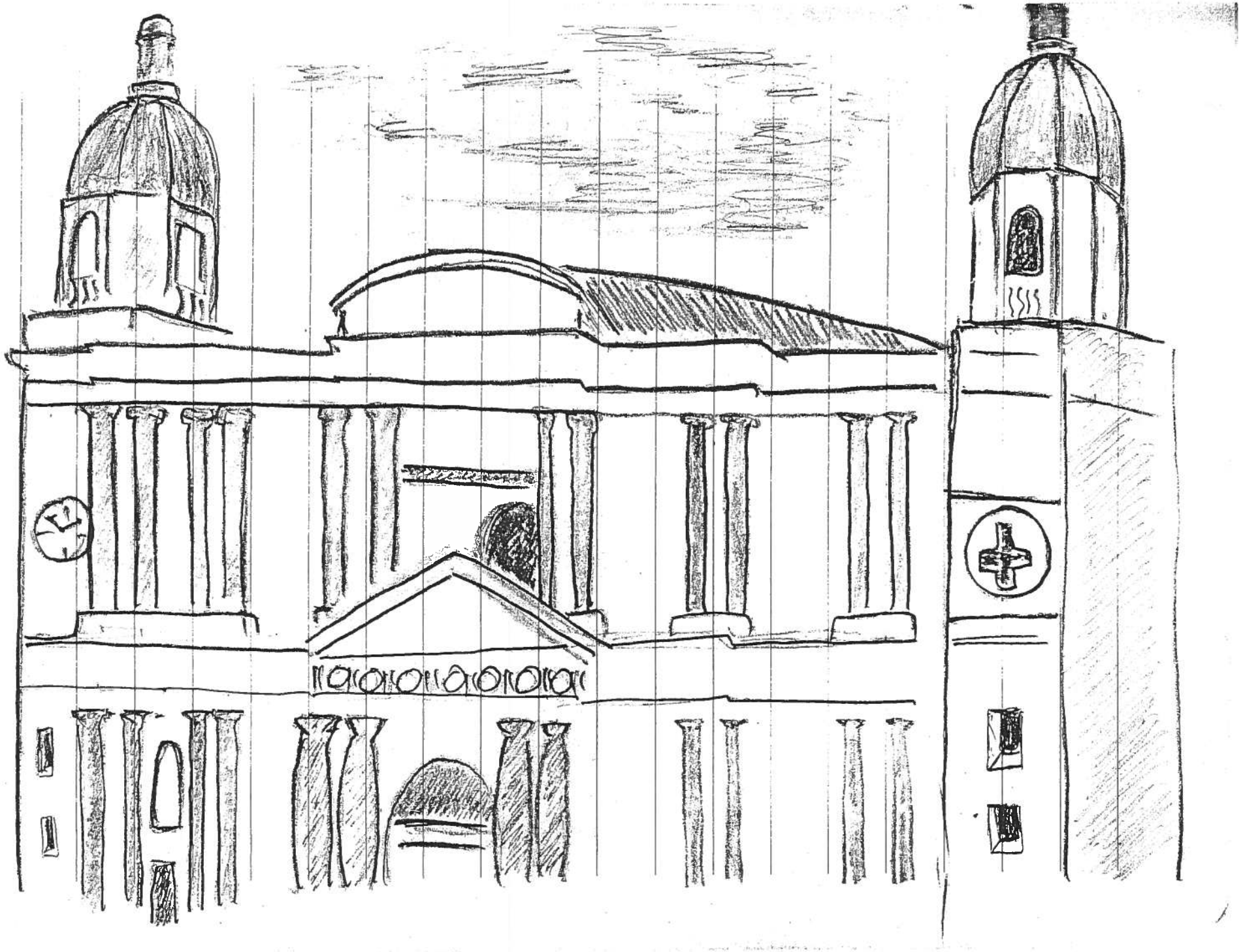
Nous rentrons au presbytère où nous attend un buffet dînatoire préparé par plusieurs des dames du Comité : Rose Farah, Rose Flore (Fofotte), Esther, Paulette . Très bon, très (trop) copieux.

Au lit !
L'orage qui menaçait éclate enfin.

Mercredi 18 avril

Messe concélébrée à 6h15 à la cathédrale. Du monde ; ça chante . Les enfants s'en vont peu à peu et sans bruit à cause de l'école (les cours commencent à 7h00).

Petit déjeuner, tous ensemble, à l'archevêché avec Lesly et Donald : salade de fruits, pain, fromage, etc. : nous sommes rassasiés. Lesly nous fait alors remarquer que personne n'a pris de potage, et il nous fait comprendre que ce potage était pour nous. Nous nous confondons en excuse, mais personne d'entre nous n'a encore faim. *« Ce potage peut-il être conservé jusqu'à demain ? Oui ?*



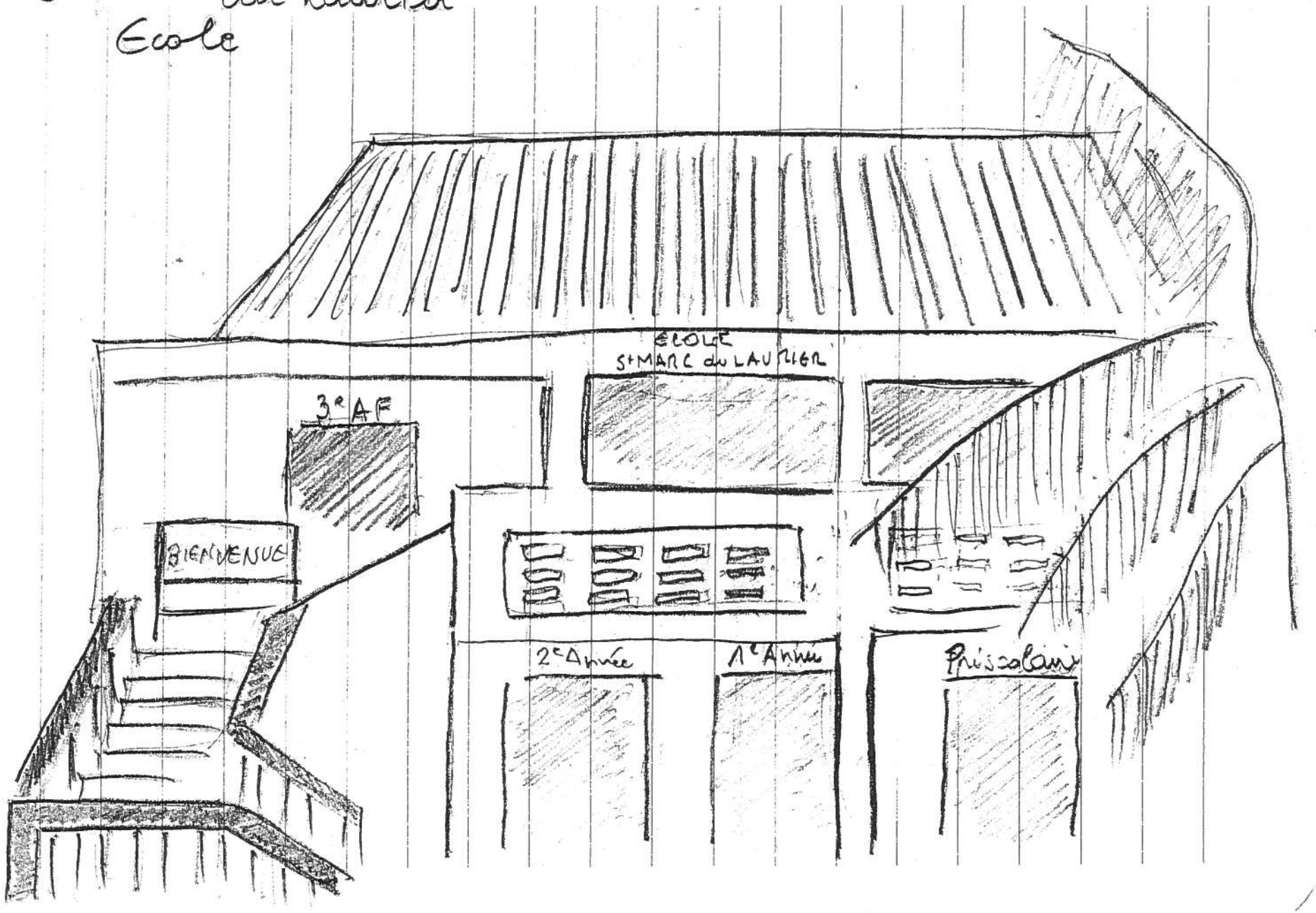
Alors, promis : nous le dégusterons demain matin. »

Commence, en, voiture, le tour des écoles que soutient depuis si longtemps, le Comité de jumelage.

D'abord, l'école St Denys. Le rituel va se montrer immuable de classe en classe : les français entrent, accompagnés par l'instituteur ; décoration plus ou moins étudiée (banderoles, mot de bienvenue au tableau) ; les élèves sont debout, ils chantent un chant de bienvenue (nous allons rapidement le connaître par cœur : *« Bienvenue, bienvenue / A vous, à vous / Nous sommes heureux / De vous voir parmi nous »* Puis un mot de Philippe qui explique pourquoi nous sommes là ; chacun de nous dit son nom, et, parfois les élèves en font autant ; Philippe demande alors si quelqu'un veut poser une question. Généralement personne ne se lance ; soit par timidité – sept « blancs » d'un coup, ce doit être impressionnant ! – ; soit parce que, trop jeunes, les élèves comprennent encore mal le français qui leur est, malgré tout, une langue étrangère ; soit que leurs instituteurs ne les ont pas préparé à ce dialogue ni éveillé leur curiosité à notre égard. Et nous, nous n'avons pas « pensé » notre présentation, pas imaginé d'outils pédagogiques (cartes, jeux ...)

Un bon point pour cette école : c'est la première année qu'une classe de « secondaire » (selon nos barèmes) s'ouvre. Nous demandons à ces élèves s'ils vont de temps à autre à la cyberthèque de la paroisse : ils n'ont pas l'air de connaître ! Dans les petites classes, nous offrons des dessins des enfants de Vaucresson et demandons qu'ici on nous donne des dessins en retour : on nous les promet, à nous de venir les chercher dans quelque temps. Puis un rapide contact avec l'équipe pédagogique : Bastien Etienne, le Président du Comité haïtien, est le directeur de cette école. Les salles sont petites, assez sombres, le seul escalier d'accès aux classes du premier étage est « casse-gueule » (si jamais il y avait un problème de sécurité ?), la cour est minuscule, enclavée au milieu d'autres bâtiments. Les enfants sont habillés d'un uniforme impeccable. Au

St Marc du Laurier
Ecole



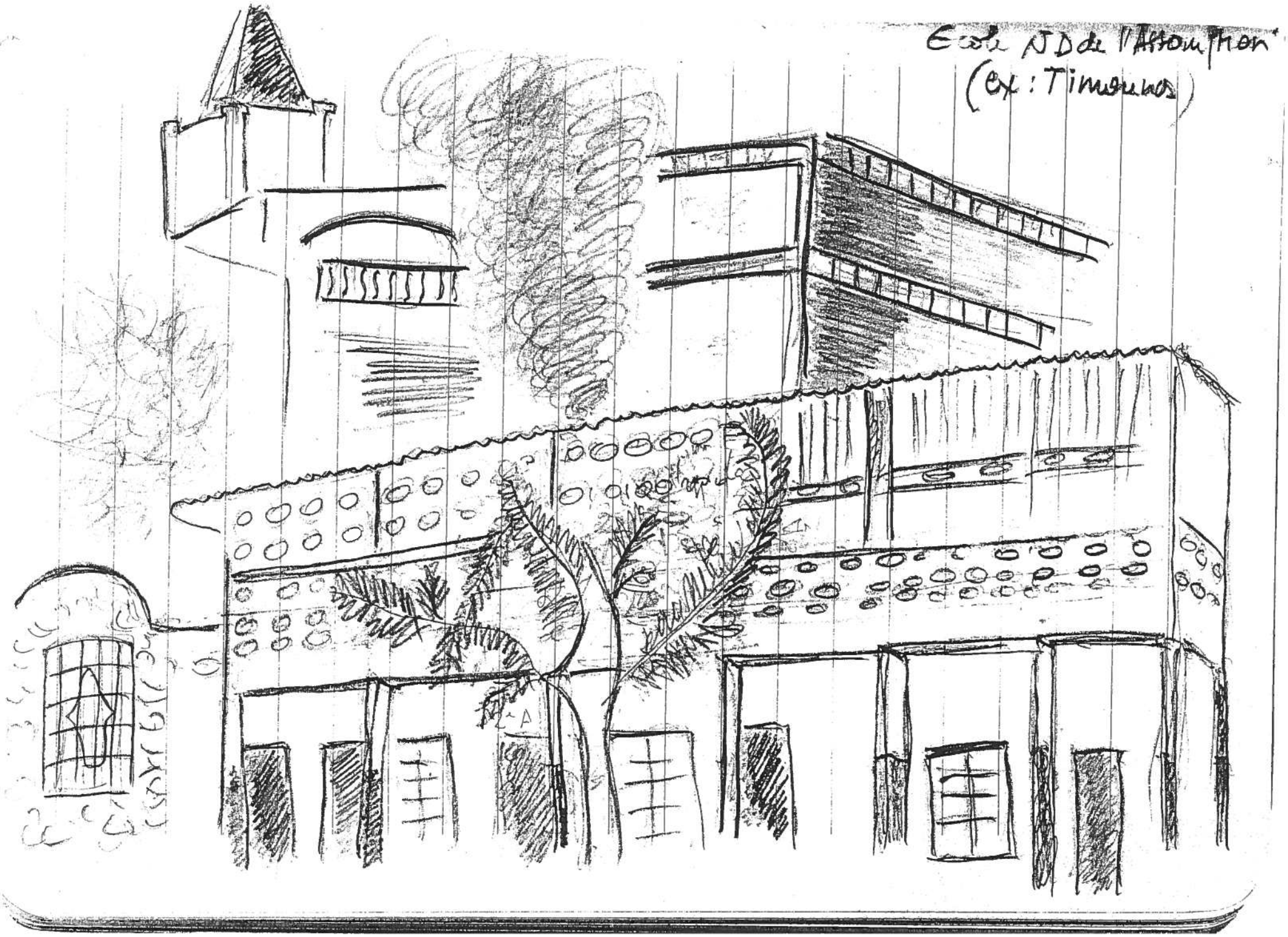
moment où nous remontons dans nos voitures, des tas de petites têtes se penchent au balcon pour nous regarder sans rien dire.

En route pour l'école St Marc du Laurier, tenue par Fritz Jacques. Le Comité ne soutient pas cette école qui vit grâce aux droits d'écolage versés par les parents, ce qui veut dire que les élèves sont de familles plus aisées que celles de l'école précédente. Agnès découvre un bâtiment en deux niveaux (il était différents lors de son précédent séjour) : le Comité a aidé l'école à aménager l'étage supérieur en salles supplémentaires. La cour est plus vaste qu'à St Denys ; on y lit des pancartes du genre : « La poubelle a faim : donne-lui tes ordures. » Même rituel d'accueil depuis les classes de petits jusqu'aux classes des grands. Huit classes (270 élèves) : on ne nous fait grâce d'aucune. Même chant de bienvenue d'une classe à l'autre ; et quand les enfants chantent, ils chantent fort. Or, toutes les classes, qui sont bondées, sont séparées les unes des autres par une simple cloison de contreplaqué : comment fait l'institutrice pour se faire entendre de sa classe lorsque la classe d'à côté apprend un chant ? Mystère !

Uniforme particulier pour cette école, mais toujours une tenue impeccable. Quand, chez les petits, nous disons au-revoir, des mains, des bras se rendent pour nous toucher ; des sourires, des « au-revoir » de la main. Chez les grands, un peu plus de retenue.

Déjeuner pantagruélique chez Harold Chéry (avocat) et son épouse. Avant le repas, Harold nous offre un petit discours de bienvenue. Je tombe de sommeil, mais il faut tenir ! L'appartement est au second étage de l'immeuble ; un balcon domine la rue, passante ; une école est juste de l'autre côté : par les fenêtres large ouvertes, on voit les élèves travailler, ou se pencher au balcon lors des moments de repos.

Toujours en voiture, nous repartons rendre visite à l'école Notre Dame de l' Assomption (ex école des Timounes = les gamins). Pour y parvenir, nous longeons la


Ecole ND de l'Assomption
(ex : Timoneros)

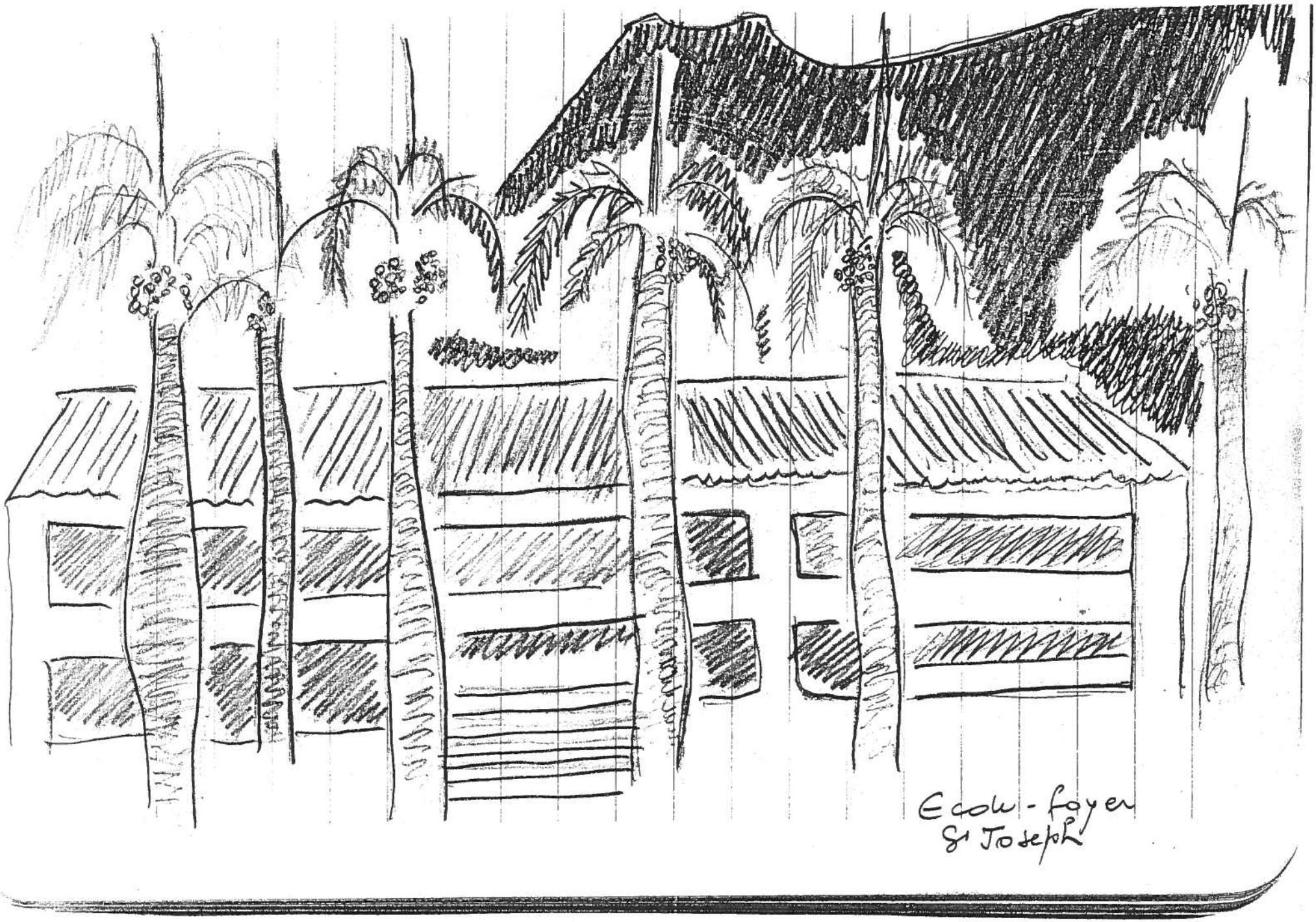
prison entourée par des voitures blindées de l'ONU. Les bâtiments de l'école sont directement adossés à la colline. Même rituel d'accueil, mais autre ambiance qu'au Laurier. La plupart des enfants qui sont ici scolarisés appartiennent à des familles pauvres ; Bord'nave m'explique qu'un bon nombre d'entre eux étudient le matin (ou l'après-midi : les élèves sont trop nombreux pour le nombre de salles, il y a donc deux « fournées » différentes) et sont domestiques chez des familles plus aisées le reste de la journée. Il me plaît de découvrir que les écoles que soutient le Comité sont composées d'enfants de milieu défavorisé.

Toujours en causant avec Bord'nave, j'apprends que l'éducation est devenu, à Cap Haïtien, un vrai business, grâce aux droits d'écolage qui varient d'une école à l'autre. Un point sur lequel il faudra être vigilant pour que l'argent que nous versons serve bien aux élèves et non à engraisser les professeurs (qui, pourtant, en aurait quelques fois besoin !).

Au moment de notre départ, le directeur semble se détendre un peu ; manifestement, notre présence le mettait mal à l'aise. Pourquoi ?

Retour à l'archevêché pour un moment de repos.

En voiture, nous repartons dîner dans un restaurant chic du bord de mer. C'est la famille Béon qui nous reçoit : Monsieur est le nouveau maire – nommé par le gouvernement – de Cap Haïtien. Deux enfants, ados, ce qui dénote un niveau de vie supérieur alors qu'une famille habituelle s'honore d'une ribambelle d'enfants. Peu de monde dans ce restaurant à la belle étoile, quelques européens à part nous sept. Emmanuel, qui est assis près du maire, lui parle du tas d'ordures de Petite Anse vu la veille ; le maire lui répond que c'est une des priorités de son administration : une déchetterie devrait pouvoir être construite grâce à l'aide de Suresnes (le monde est petit !). Emmanuel demande à être tenu au courant de l'évolution du projet.


Ecole - foyer
St Joseph

Merveilleuse douche (froide). Bienheureuse extinction des feux ! (ce qui ne veut pas dire que je parviens à dormir tout de suite : ma splendide chambre épiscopale donne sur la grand' place ; beaucoup de bruit jusqu'à deux heures du matin ; puis des chiens qui hurlent et qui me réveillent en sursaut ; et, au cas où je n'entendrais pas mon réveil, cloches de la cathédrale à 6 heures moins le quart)

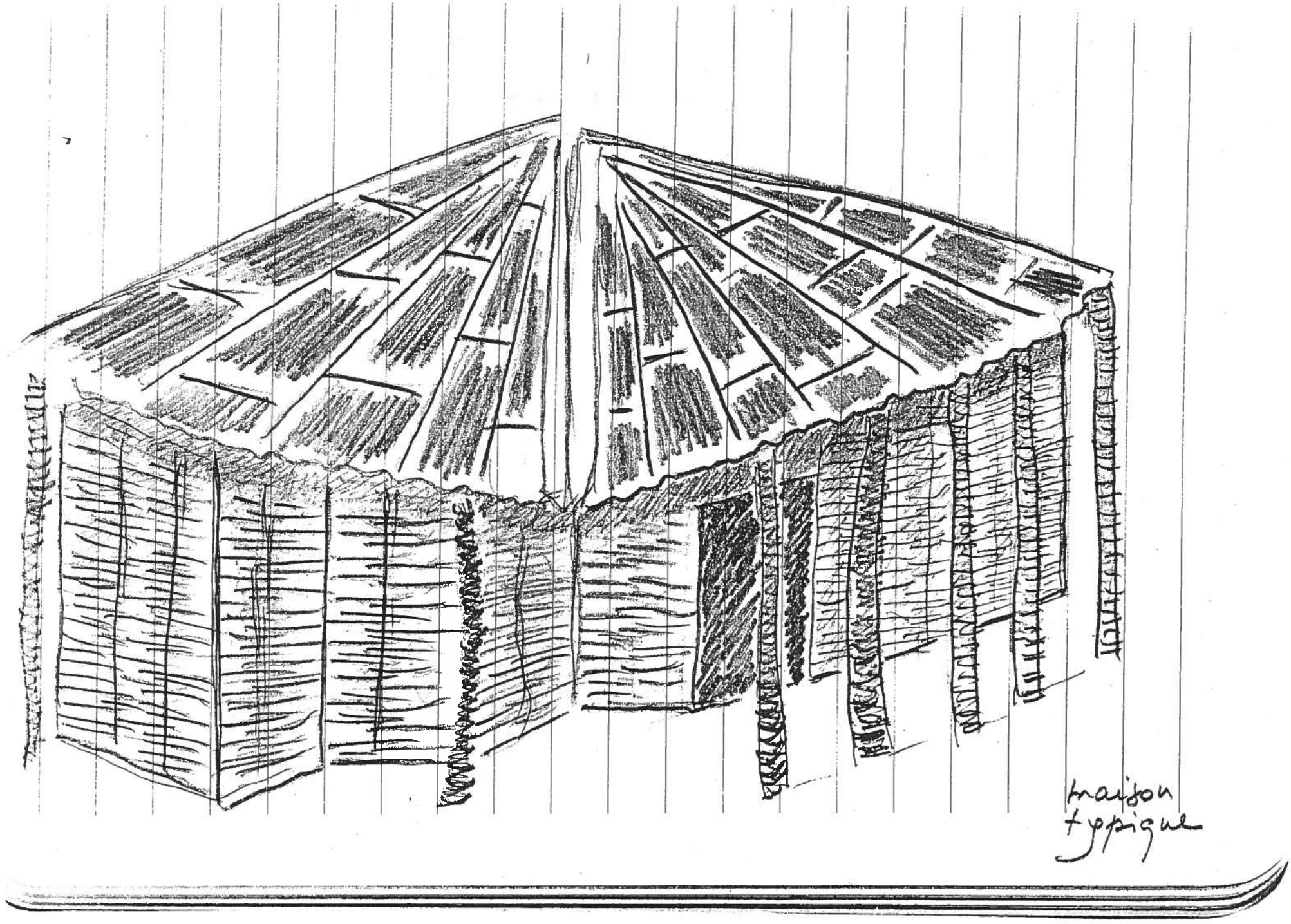
Jeudi 19 avril

Réveil à 5h00 (avant les cloches de la cathédrale), messe concélébrée avec Lesly dans l'oratoire du rez-de-chaussée, ouvert aux fidèles : une bonne soixantaine de présents ; ça chante en créole et ça prie en français.

Déjeuner (= « petit » déjeuner ; les haïtiens ont conservé l'ancienne façon de nommer les repas : déjeuner, dîner, souper). Donc : déjeuner avec Lesly et Donald en attendant l'arrivée de ces dames. J'explique à Lesly que nous n'avions pas l'intention de le froisser, hier matin, en refusant le potage mais que, pour nous, un potage se mange le soir, quand il fait froid ; or, hier matin, il faisait grand jour et la température était déjà importante. Lesly admet. Ceci dit, ce potage, conservé depuis hier, est délicieux.

Départ pour le palais et la citadelle du Roi Christophe. Emmanuel et moi sommes en short ; j'ai pris la précaution de demander à Lesly si je pouvais m'habiller ainsi sans choquer, car tous les hommes, en ville sont en pantalon.

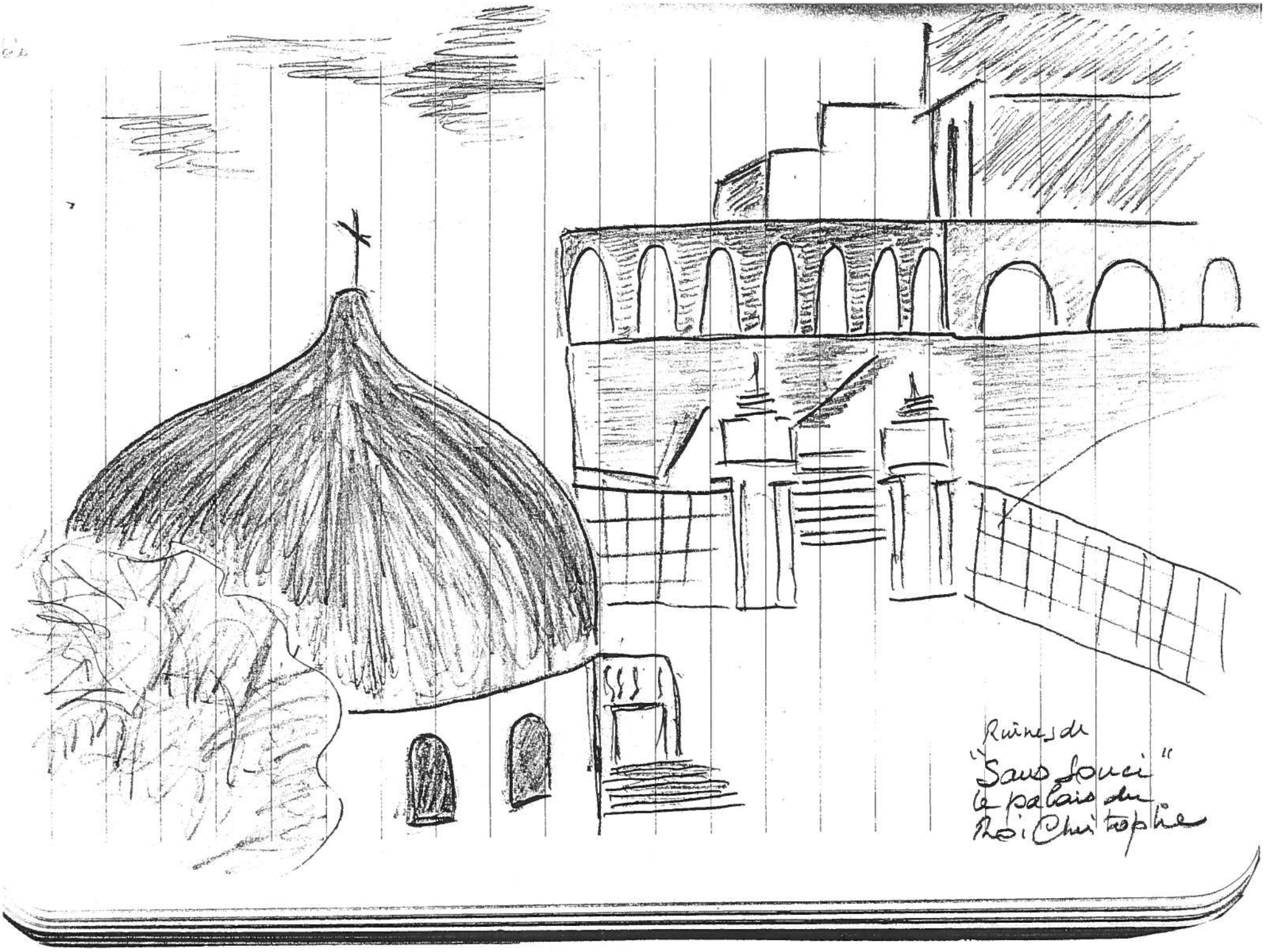
Profitant de la lenteur qui est la nôtre à nous faufiler au milieu de la circulation, je note, au vol, le nom des « tap-tap » et des commerces : « O my God », « Nazareth », « Christ revient », « Jesus blood », « Gras Dye » (= la Grâce de Dieu), « Dieu m'entoure », « Disciple », « Jesus cover me », « Christ avant tout », « Grandeur de Dieu », « La voix de Dieu », « Gift of God », « L'Eternel est grand », « Jérusalem », « Psaume 119 » ...


maison
typique

Quant aux commerces : « Constructions Sainte Famille », « Dieu dirige (matériaux) », « Jéhovah Services », « Jéhovah Shop Orfèvre », « Dieu est ma bénédiction (en gros et en détail) », « La main de l'Eternel (matériaux de construction) », « La main divine (bazar) », « En Dieu nous croyons (quincaillerie) », « La Trinité », « La prospérité divine », « Au nom de l'Eternel (boulangerie, shop cercueils) », « Immaculée (dépôt) », « La foi en Dieu (électricité) », « En Dieu nous croyons (quincaillerie) », « Secours de Dieu (produits alimentaires) », « Librairie de l'Amour », « Au chemin de la vie, Christ seul espoir (shop cercueils) »... : ça vaudrait une intéressante étude de sociologie religieuse ! Mais ce qui me fait sourire, moi, doit être regardé avec beaucoup de respect comme l'expression d'une foi sans complexe, liée à la vie quotidienne.

La nationale quitte Cap Haïtien. Moins de circulation sur un revêtement correct. Moins de circulation, moins de bruit. Nous passons le « Carrefour de la mort » sur la route de Milot. De la végétation partout. De petites maisons colorées comme en Guadeloupe. Assez souvent, des « Rapidité Bank », des « Apothéose Bank », des « Patience Bank », dans des guitounes branlantes et exigües, non pas des « banques » mais des jeux de hasard (loto ou autres). Tout en roulant, Edmond nous parle de ce lycée flambant neuf que les dominicains (j'ai mis 5 minutes à comprendre qu'il ne s'agissait pas des religieux mais des citoyens de la République dominicaine, le pays contigu) ont offert à Haïti. Il paraît que l'architecture est splendide, parfaitement intégrée au paysage ; les salles de classe et les laboratoires sont équipés ; tout est prêt pour accueillir les élèves en septembre prochain. Mais voilà ! Port au Prince et Cap Haïtien se disputent autour de la gestion de ce bel outil qui serait si nécessaire aux jeunes : ouvrira-t-il à la date prévue ?

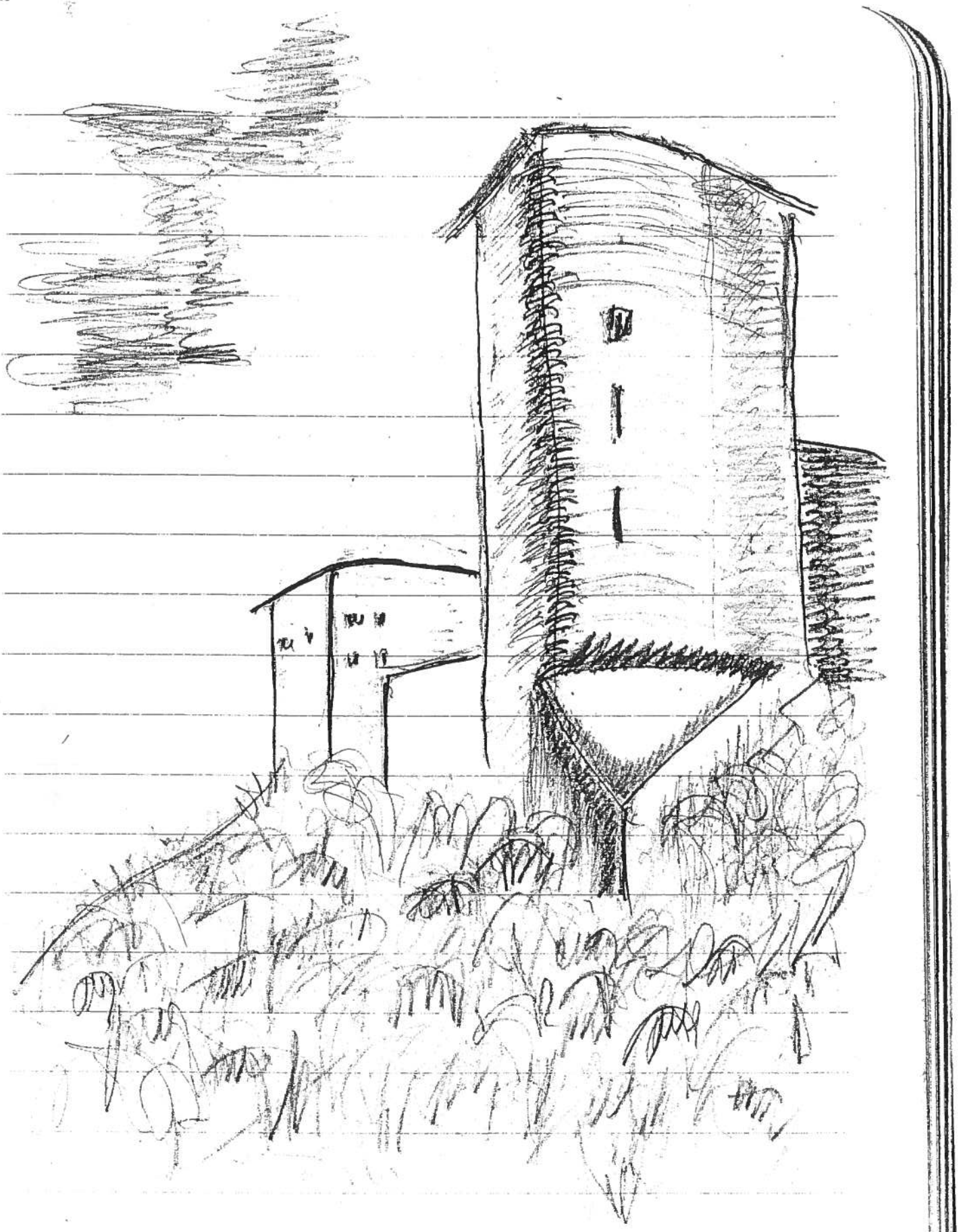
Il y a des moments où on se demande comment l'être humain peut trouver tant de ressources pour se porter tort à lui-même.


Ruines de
"Sans Souci"
le palais du
Roi Christophe

Milot : le palais « Sans Soucis » du Roi Christophe. Nous abandonnons les voitures devant une grande chapelle circulaire qui faisait office de chapelle royale, à l'entrée du parc fermé par de lourdes grilles. Des vendeurs de tableaux d'art naïf (mais l'est-il encore vraiment ?) nous entourent pendant que notre guide, vrai puits de science, nous donne un cours accéléré d'histoire haïtienne : nonobstant le fait que demeurer debout, sans bouger, longtemps, sous un soleil déjà fort, est fatigant, j'apprends beaucoup à propos d'une histoire que j'ignore totalement. Notre guide ne nous cache pas son admiration pour la personne et l'action du Roi Christophe, ce souverain éphémère qui a régné 12 ans. D'après ce que je retiens, ce fut un « despote éclairé », comme ses collègues contemporains d'Europe.

Nous franchissons les grilles. Le palais est remarquablement situé, à cheval sur un promontoire. Au loin, la mer. Les bâtiments ont été en grande partie détruits par le tremblement de terre de 1842. Sous les tropiques, nous imaginons les nobles en tenue de cour, comme à Versailles : les pauvres, ils devaient crever de chaud sous leurs perruques poudrées ! Pendant ce temps, la Citadelle, au-dessus, à 1000 m, se construisait à la sueur du front d'à peu près 20 000 « ouvriers» : le Roi Christophe voulait montrer au monde entier que son peuple, tenu si longtemps en esclavage, était capable d'égaler les autres peuples. Notre guide ne tarit pas d'éloges à propos du souverain, souhaitant que le peuple haïtien puisse à nouveau faire naître un homme de la même trempe qui saura redresser le pays. On ne peut que souhaiter le redressement de ce pays, mais les Duvalier, bien que despotes de père en fils, ont enfoncé Haïti encore plus bas, imités par Aristide . On peut donc demeurer sceptique quant à la solution espérée par notre guide, ce serait un remède pire que le mal !

Nous remontons en voiture après avoir salué le buste d'une diva italienne qui était venue en son temps charmer la cour, et un vieil arbre (je ne sais plus pourquoi il est remarquable) ; nous montons le long d'une route bien dessinée,



La Citadelle

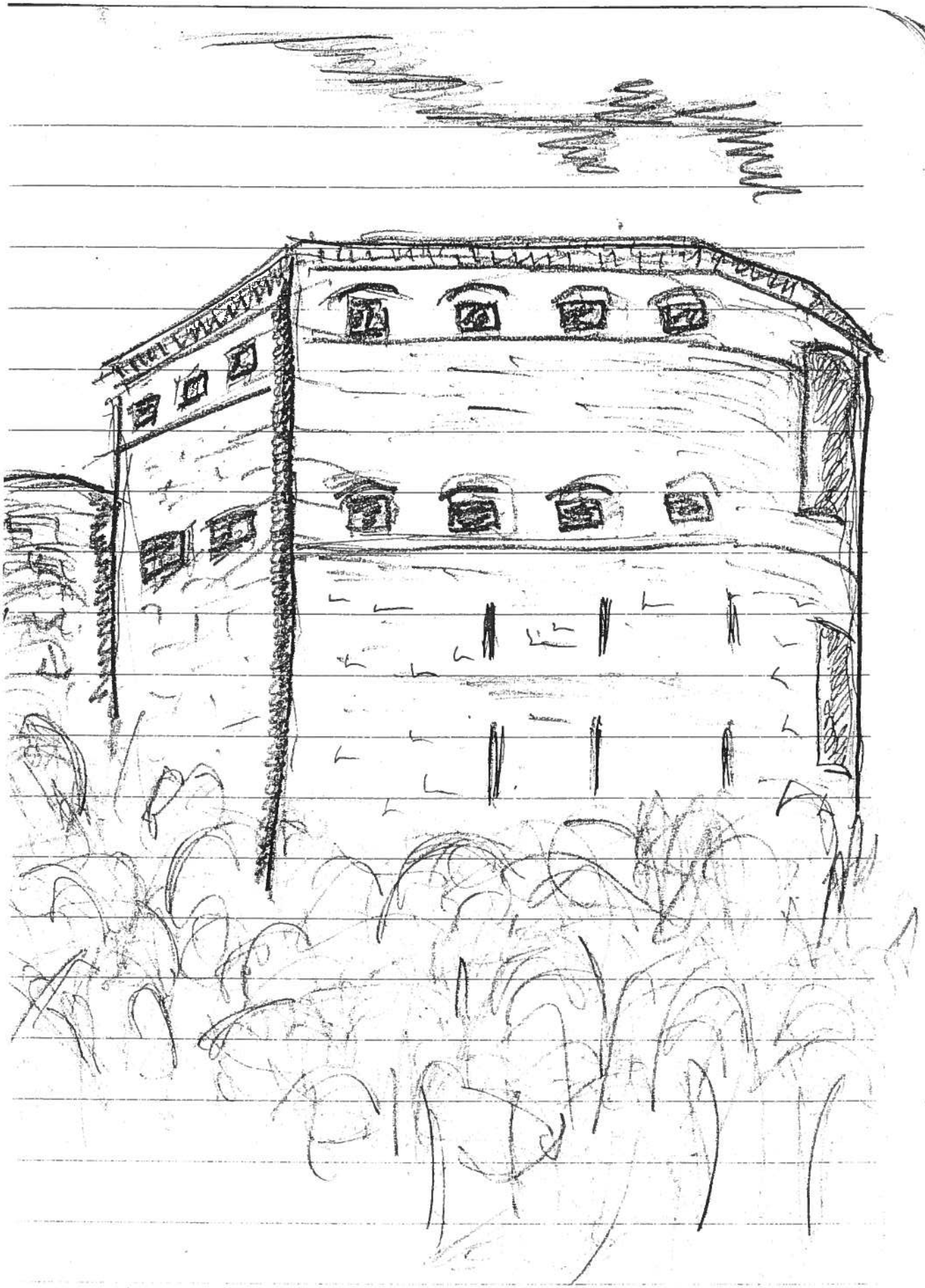
empierrée de cailloux absolument inégaux qui font danser les chassis (et les passagers que nous sommes).

Halte au parking : les voitures ne vont pas plus loin. Philippe m'avait dit que nous en avions encore pour ¼ d'heure de marche : ce sera plus d'une heure ! J'ai cru, par moment, rendre tripes et boyaux sous le soleil. Heureusement que je suis en short, bras nus et casquette !

Le pied à peine posé au sol, nous sommes entourés de vendeurs de « souvenirs » qui prennent littéralement possession de nous : le premier qui nous parle est celui qui estime avoir des « droits » sur nous ; et si nous lui laissons entendre que « nous verrons » lorsque nous redescendrons, il nous attend de pied ferme et sera assez en colère si nous faisons mine de nous adresser à un autre vendeur : Sophie va le constater ! Pour l'heure, je refuse tout achat (je n'ai d'ailleurs aucun argent sur moi). Nous commençons l'ascension ; chacun de nous est escorté d'une ou plusieurs personnes ; je suis même flanqué de « Toyota », un brave cheval qui, selon son propriétaire, ne demande pas mieux que de me porter sur son dos jusqu'à la Citadelle. Etienne marche à mes côtés ; il s'est présenté à moi et me suivra tout au long de la visite, doublant les commentaires de notre guide officiel par ses propres remarques.

En soufflant comme un bœuf, j'arrive sur le terre-plein d'accès où les autres m'attendent. La Citadelle : projet démesuré qui n'a, heureusement, jamais servi ; combien d'hommes sont-ils morts pour édifier cette arme inutile ? Le roi Christophe était servi par un remarquable architecte ; tout a été pensé non seulement sur le plan militaire, mais aussi en ce qui concerne la qualité de vie et de (relatif) confort (approvisionnement en eau, « réfrigération » de l'atmosphère par un système de bacs) ; Il faut dire qu'à l'époque le pays était recouvert de forêts à 95%, ce qui avait des répercussions sur l'humidité ambiante et donc la collecte de l'eau.

Du sommet de la Citadelle, la vue est admirable : devant nous, toute la grande et verte plaine du Nord, Cap Haïtien au milieu, la mer



La Citadelle

au loin. Si le tourisme pouvait se développer ... !

Etienne, qui m'accompagnait à la montée et lors de la visite, redescend avec moi. Je devance les autres car je veux m'arrêter à un endroit que j'ai repéré pour croquer la Citadelle. Etienne me demande :

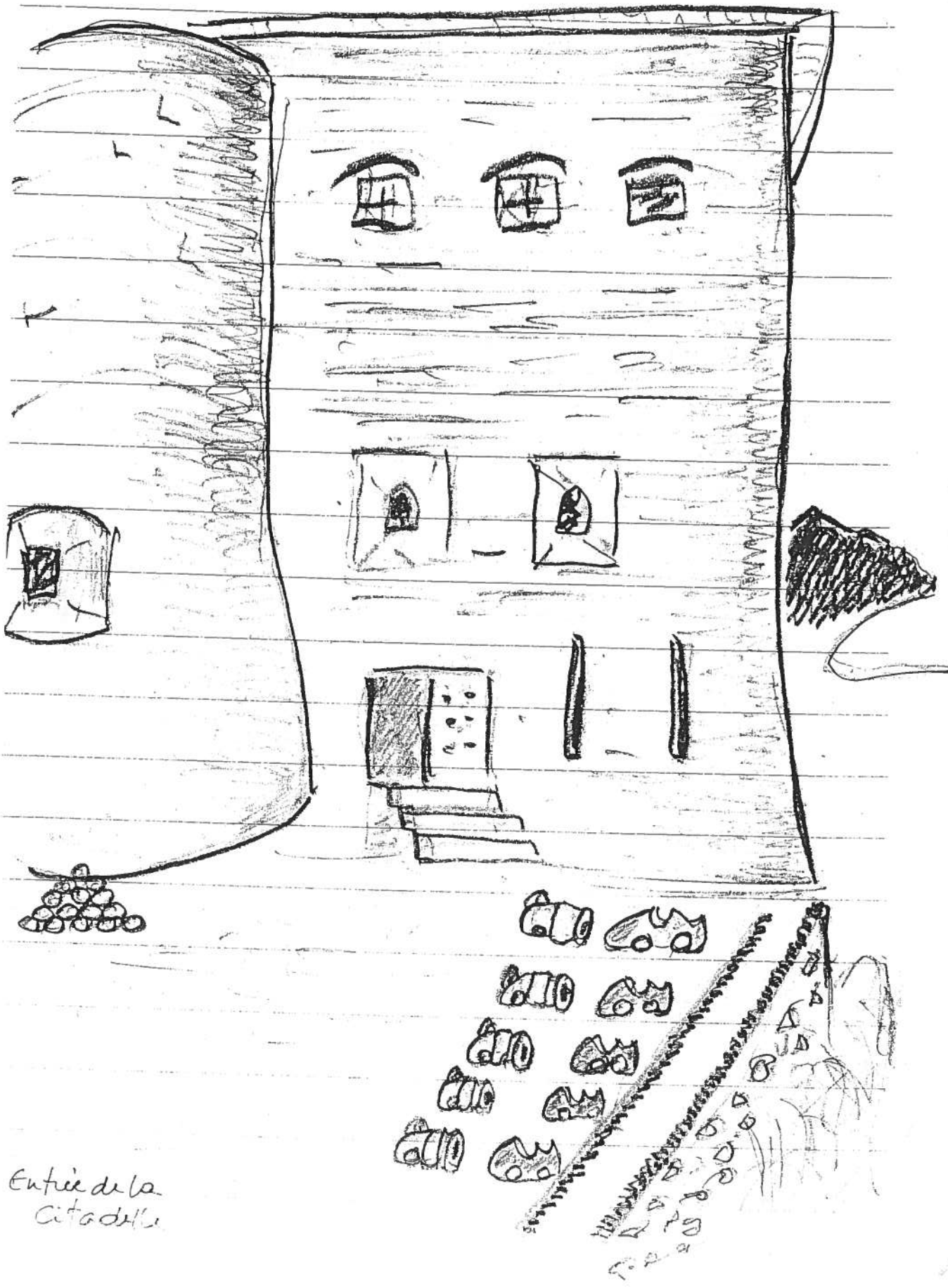
« Tu as des enfants ?

- *Non, je suis prêtre.*
- *Ah, excuse-moi !*
- *Il n'y a pas d'offense, tu ne pouvais pas le deviner. Et toi, tu as des enfants ?*
- *Oui, 5 ! L'aînée a 20 ans, elle termine ses études. Puis un de 15 ans. Une de 10, et deux jumeaux de 5 ans.*
- *Ils sont tous scolarisés ?*
- *Oui. Tu sais, pour les faire vivre, j'accompagne les visiteurs de la Citadelle. C'est mon travail.*
- *Mais moi je ne donnerai rien. Je n'ai pas une seule « gourde »* (= unité monétaire haïtienne) *sur moi. Et puis, tu sais, les prêtres de France ne sont pas riches.*
- *Je sais.*
- *Le voyage pour Haïti coûte cher, je n'aurais pas pu me le payer. Ce sont tous les amis avec qui je suis qui me l'ont offert.*
- *Alors, j'ai travaillé pour rien ?*
- *Mais je ne t'ai rien demandé !*
- *C'est vrai, tu ne m'as rien demandé. »*

A l'instant même, Etienne s'arrêta alors que je continuai. Il attendit le reste de la troupe.

Deux enseignements :
d'abord, ça m'a fait mal au cœur de ne rien lui donner ;
ensuite, les haïtiens sont dignes : au lieu de mendier (je n'ai croisé qu'un seul mendiant durant tout le séjour !), ils cherchent le moindre petit boulot pour gagner de quoi vivre.

Encore un dîner (= déjeuner) pantagruélique chez le sympathique curé de Milot. Au cours de la conversation à bâtons-rompus, il date le début de la déchéance de Haïti dans les années 80, au départ des Duvalier. Il offre à chacun de nous un ensemble de jolies cartes peintes qu'il fabrique à partir de papier recyclé.



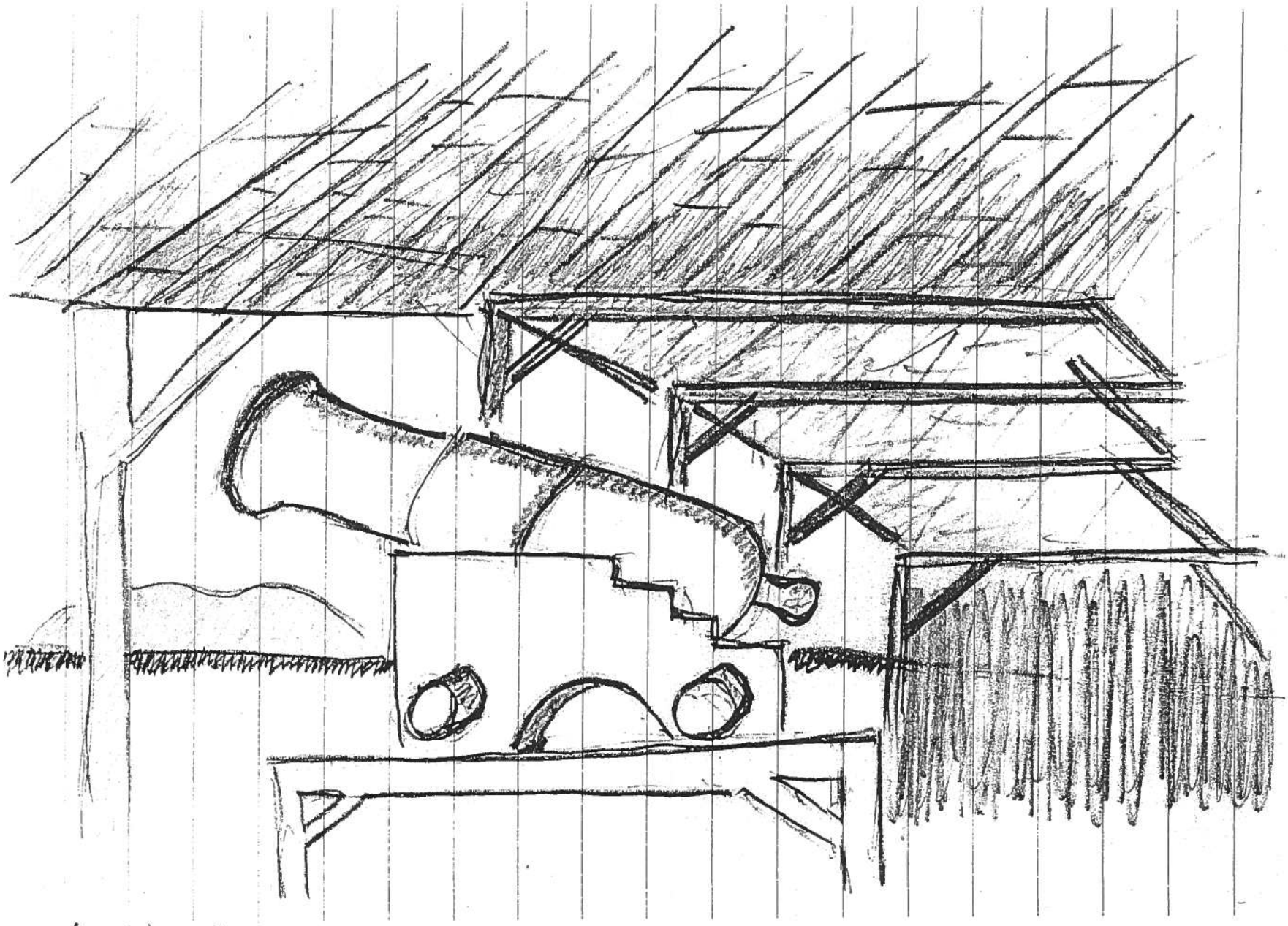
Entrée de la Citadelle

En route pour l'orphelinat de Petite Anse, tenu par l'équipe « Nous et les autres ». Le bâtiment est en construction progressive ; il est situé non loin des personnes qui vivent sur les ordures. Une trentaine d'enfants sont présents ; d'autres sont à l'école. Ils ne sont pas tous orphelins, mais recueillis parce que malades, ou parce que leurs parents ne peuvent les nourrir correctement. Les garçons ont leur dortoir, les filles le leur. A part les animateurs, il y a une « maman » pour les garçons et une autre pour les filles : toutes deux sont présentes en permanence. Les enfants sont propres (quelques petits garçons sortaient tous nus, en courant, de la douche : j'ai vu avec quelle douceur une animatrice les essuyait). Les lits sont faits ; les prénoms brodés sur les serviettes de toilette ; une peluche par ci par là.

Ils ont besoin de soins, d'instruction. Ils ont aussi besoin de tendresse. Notre visite s'achevait, j'étais assis sur un banc. Une fillette de 5/6 ans est venue s'asseoir à côté de moi et, sans rien dire, a posé sa tête sur mes genoux. Je lui caressais doucement les cheveux ; je pense qu'elle aurait pu ainsi rester des heures et des heures ; elle ne bougeait pas, attentive aux caresses. Doux moment pour elle ... comme pour moi.

Lorsque nous sommes partis, tous les enfants s'étaient regroupés sur les marches du perron ; ils agitaient la main en criant : *« Au revoir papa, au revoir maman ! »*

Souper dans un restaurant du bord de mer, différent de celui d'hier soir. (Je regarde l'eau qui bat doucement les murs : elle charrie des immondices). Nous sommes accompagnés par Jacques Mary (le curé de la cathédrale), par Rose Farah, Edmond Bordenave, Rose Flore (Fofote), Fritz Jacques (le directeur de St Marc du Laurier), Mathieu. Repas copieux et plein de gaité ; c'est là que j'ai mangé le seul poisson de mon séjour, moi qui me disait que j'allais me



La Citadelle pièce de batterie

régaler de poissons ; mais il n'y a pas de flotte de pêche, ce qui laisse les poissons très tranquilles.

Je ne sais combien de coups de fil Fofote a reçu durant le repas : impressionnant ! On dirait qu'elle est née un téléphone à l'oreille ! Comme elle aime rire, je me suis permis de la mettre en boîte, elle et son portable. En discutant avec elle, j'ai appris que sa fille habite Port au Prince et que son fils aîné vit aux Etats Unis ; il a pris la nationalité américaine mais revient au pays de temps à autre. J'ai même appris que j'aurais dû le marier le dimanche suivant, en concélébrant la cérémonie avec Jacques Mary, mais que ce mariage est repoussé à une date ultérieure : ça doit être quelque chose, un mariage, ici !

Retour au bercail : il est quasiment minuit et toujours autant de bruit sur la place, sous mes fenêtres.

Vendredi 20 avril

Messe à 6h00. Il fait nuit quand commence l'office ; le jour se lève peu à peu pendant que s'avance la prière.

Nous partons pour l'Université Notre Dame, à Tosia. Elle est située dans une forêt - miracle ! – de 45 ha : de grands arbres élancés. Les locaux sont flambant neufs, certains sont même « bruts de coffrage ». Ils sont bâtis pour accueillir 800 étudiants/étudiantes. Pour l'instant, quelques garçons dans leur 3ème année d'étude de gestion, et la première promo d'élèves infirmières (80 filles en uniforme impeccable). Pas d'élève-infirmier : la spécialisation des sexes est nette. On nous montre aussi un embryon de bibliothèque qui tient dans 3 ou 4 petites armoires : le reste est encore dans les anciens locaux de Cap Haïtien. Un school-bus américain jaune fait la navette, matin et soir, entre la ville et l'Université.

Ce matin, tournée des grands ducs !

D'abord, halte à « Bois Caïman », haut-lieu de la révolte des esclaves grâce au vaudou. L'endroit est une sorte de vaste clairière, où se dressent des bâtiments de branchage utilisés à chaque anniversaire de la révolte. Le nom de « Bois Caïman » ressort d'une curieuse histoire, car, dans ce bois, il n'y a – et n'y avait – aucun caïman en vue. La prêtresse vaudou autour de laquelle s'est cristallisée la révolte se nommait Iman. Et lorsqu'on se rendait chez elle, on disait : « Je vais chez (= la Kay, c'est à dire la maison) de Iman.

Puis halte à Breda où est né Toussaint Louverture. Sa statue et, derrière elle, un grand lycée.

Enfin halte à Vertières où Dessalines infligea une défaite définitive aux français en décembre 1802 : trois mois plus tard, Haïti proclamait son indépendance. Un immense groupe en bronze commémore l'événement au bord de la route.

Après l'hommage rendu aux gloires nationales, nous rentrons à Cap Haïtien par Barrière Bouteille, une des anciennes portes de la ville. La route passe effectivement par deux portes étroites : il est midi, la circulation est indescriptible. Bouchon interminable causé par un bulldozer qui est entrain d'éliminer un tas d'ordures déposé à même la chaussée. Edmond, dans la voiture de tête, et Smith, qui le suit, réussissent à déborder par la droite la file interminable : en ce qui concerne la circulation, le chauffeur haïtien est comme l'eau ; dès qu'il y a de la place, il sait se faufiler !

Nous sommes à l'heure pour le « dîner » à l'archevêché.

14h00 : pendant que Sophie, Emmanuel et Odile retournent à l'école St Joseph pour y enregistrer un chant, Philippe, Agnès, Béatrice et moi allons à l'hôtel de Ville pour y rencontrer le maire, Monsieur Béon (qui nous a déjà reçus au restaurant mercredi dernier). Visite de courtoisie arrangée par Rose Farah. Monsieur Béon nous reçoit tout de suite : complet bleu nuit, chemise blanche rayée de rose, cravate assortie, fine lunettes rondes. Petit homme souriant, calme mais

certainement pugnace. Il nous reçoit au premier étage de la mairie, dans une grande salle d'apparat qui donne sur la place ; par les baies ouvertes, on aperçoit la cathédrale, juste en face.

« Je ne suis pas élu, mais nommé par le gouvernement jusqu'aux prochaines élections (dont la date n'est pas encore fixée), depuis la démission de mon prédécesseur. Non élu, je suis libre, je n'ai pas à faire plaisir à mes électeurs. Je peux prendre des décisions qui risquent de leur déplaire. »

La voix est douce, mais ferme.

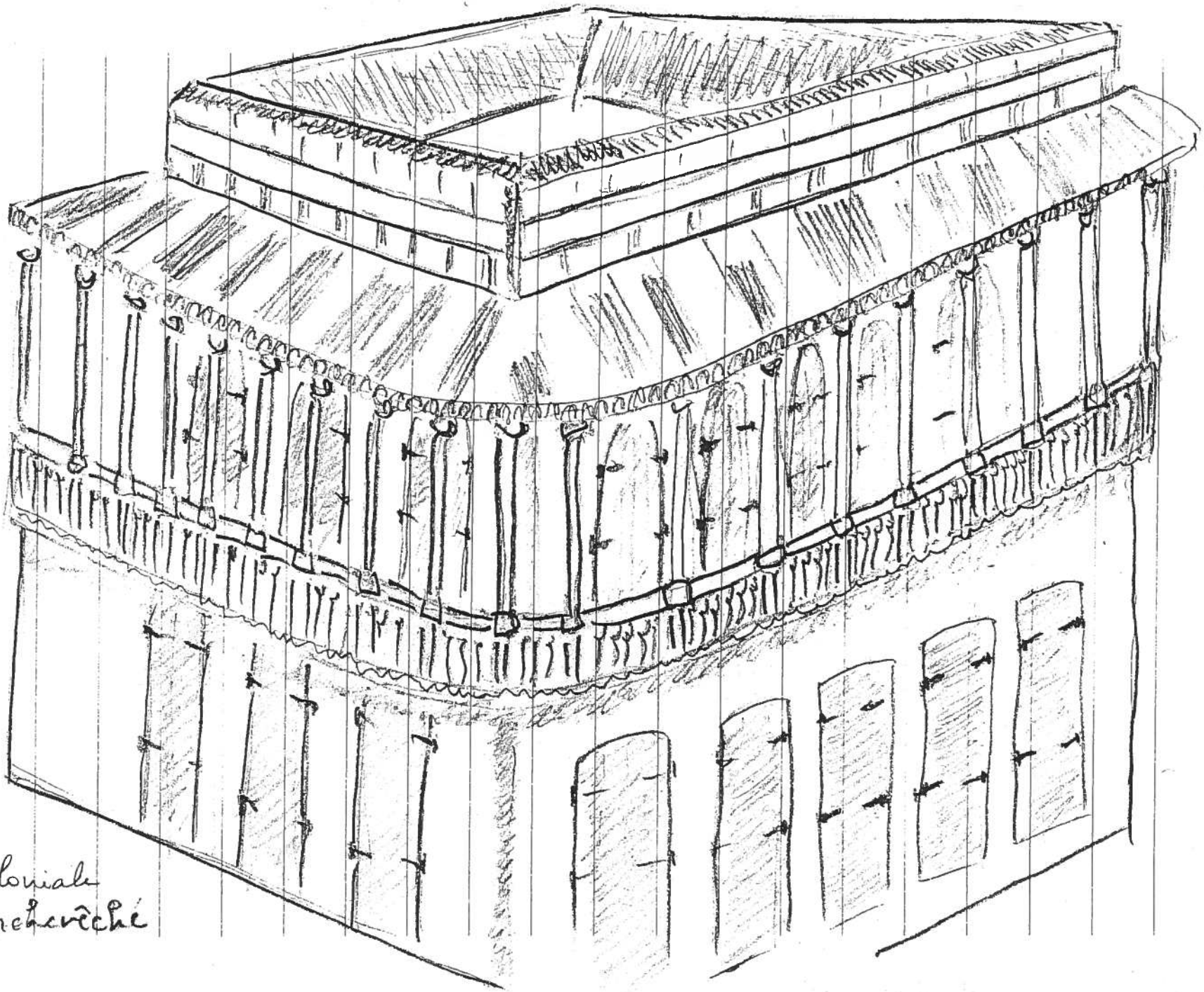
« Tout est politique, dans ce pays. Si un maire prend une décision qui déplaît, un sénateur téléphone dès le lendemain pour que la mesure soit reportée. J'ai la chance d'échapper à cela, étant nommé, pas élu. Dès ma nomination, j'ai voulu que mon équipe soit technique, pas politique.

- Quel genre de décisions impopulaires êtes-vous amené à prendre ?

- Les motos par exemple : leur multiplication soudaine et rapide est un nouveau et grave problème. A cause d'elles, les accidents sont en hausse : l'hôpital en est saturé ! Personne ne porte de casque. Mais, d'un autre côté, les enfants arrivent à l'heure en classe. De plus, les policiers, dont la solde est maigre, s'ils parviennent à acheter quelques motos, n'hésitent pas à les louer, ce qui leur rapporte un petit surplus. Autre avantage : beaucoup de motos sont des motos-taxis qui procurent ainsi du travail ; par contre, à cause de ces motos-taxis, les tap-tap disparaissent peu à peu. Les arguments pour ou contre les motos sont difficiles à doser. Pourtant, il faudra parvenir à réglementer le trafic moto.

- L'autre jour, à Petite Anse, nous avons vu une sorte de bidonville dressé sur des ordures. Le jeune curé de la paroisse nous a dit qu'il avait déjà alerté les autorités sans succès apparent.

- Oui, j'en suis conscient. Les ordures constituent un grave problème. En tant qu'homme, je trouve inadmissible que des personnes, comme à Petite Anse, vivent sur un tas d'ordures. Des études de terrain viennent d'être menées pour déterminer où déposer les ordures.



maison coloniale
près de l'Archevêché

Pour l'instant, depuis mon arrivée, mon équipe et moi-même n'avons trouvé que des problèmes. Nous sommes à l'œuvre depuis trop peu de temps pour avoir déjà élaboré une stratégie.

- Mais quels sont les moyens à votre disposition pour développer cette ville qui accueille de plus en plus d'habitants ?

- Oui, on estime que la population est comprise entre 800 000 et un million d'habitants. Au sujet des moyens, nous avons une réalisation déjà en marche et deux projets. La réalisation : un pôle industriel, financé par les coréens, va voir le jour en septembre prochain. Il sera dédié au textile. Il fournira environ 20 000 emplois, offrira des logements. Le port actuel sera suffisant, pour le moment : mais il est prévu un port plus important à Fort Liberté.

- Vous avez évoqué deux projets.

- Le premier serait de faire venir des touristes. Le port serait remplacé par une marina. L'UNESCO a repéré des maisons, maisons coloniales en particulier, et des sites remarquables ; il n'a pas déterminé d'itinéraires précis dans la ville, mais a délimité des périmètres intéressants. Il faudrait mentionner aussi le prochain festival de la mer qui se tiendra au bord de l'eau, près du port ; mais il faudra auparavant faire disparaître les ordures qui s'y trouvent.

- Et le second projet ?..

- ... consisterait à transformer notre petit aérodrome en un aéroport international.

- Ah, arriver d'un seul coup d'aile depuis Paris, ce serait très confortable !

- Mais, pour tout cela, nous sommes contraints de nous débrouiller par nous-mêmes : l'Etat ne finance rien. »

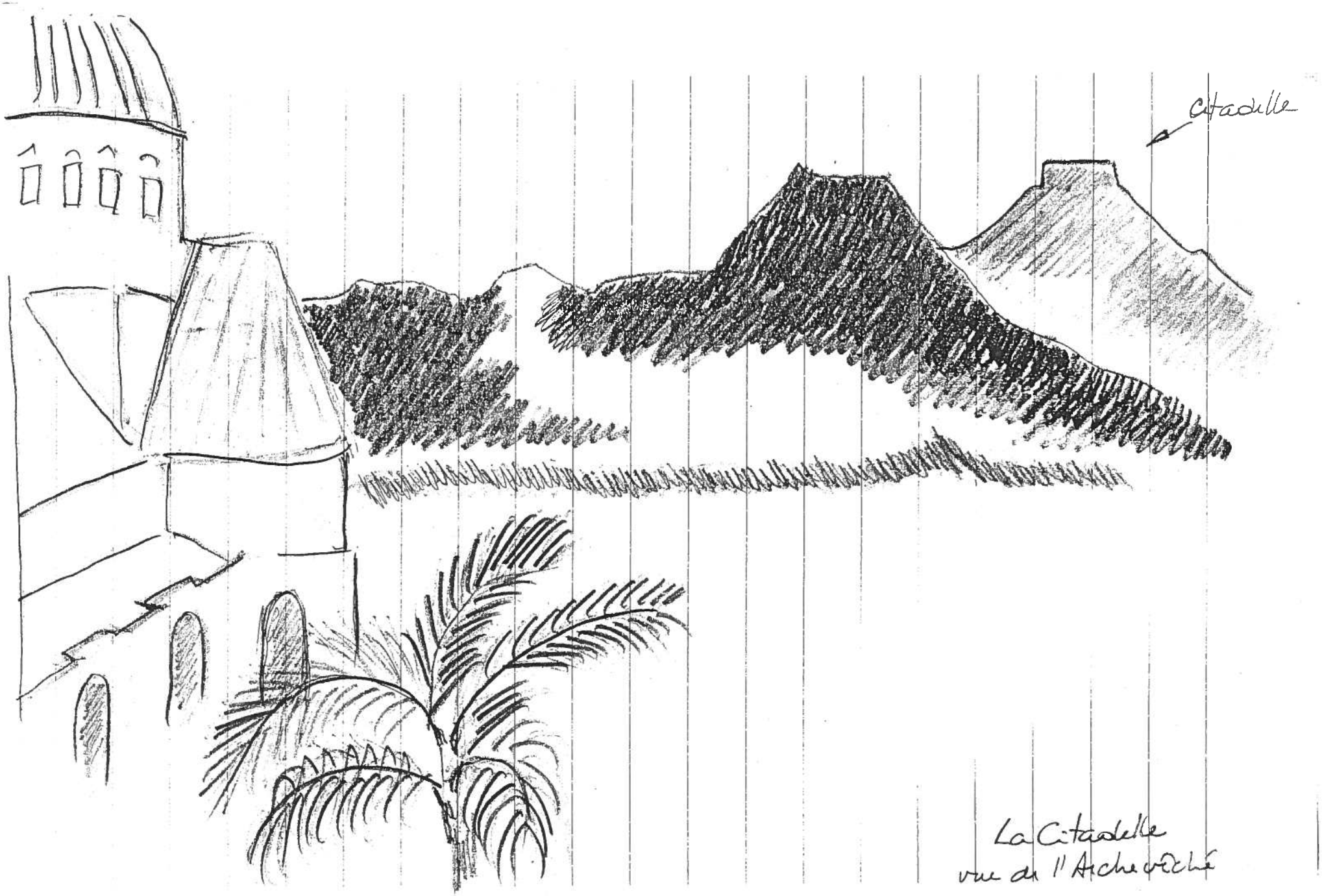
Les lourds rideaux rouges frémissent sous l'effet du souffle d'un orage qui se prépare.

« Je ne donne aucune subvention ...

- Oui, j'en ai vu l'annonce placardée au rez de chaussée.

- Aucune subvention à ceux qui veulent danser, ou organiser une soirée . Par contre, si vous voulez nettoyer un quartier, la mairie vous fournira tout ce qui vous sera nécessaire. »

L'entretien se termine. Le maire nous raccompagne



La Citadelle
vue de l'Archevêché

aimablement au rez de chaussée. Béatrice, à mi-voix, demande à Isabelle – une française, de Suresnes (le monde est petit !) qui est le bras droit du maire, si la transition entre l'ancien maire et l'actuel s'est déroulée sans heurts : *« Oui, il est bien accepté par tous, y compris par les quelques 300 fonctionnaires municipaux. »*

En sortant, peinte sur un des murs du jardin de l'hôtel de ville, je lis cette inscription : « A bas Béon ... » : le refus de subventions doit y être pour quelque chose !

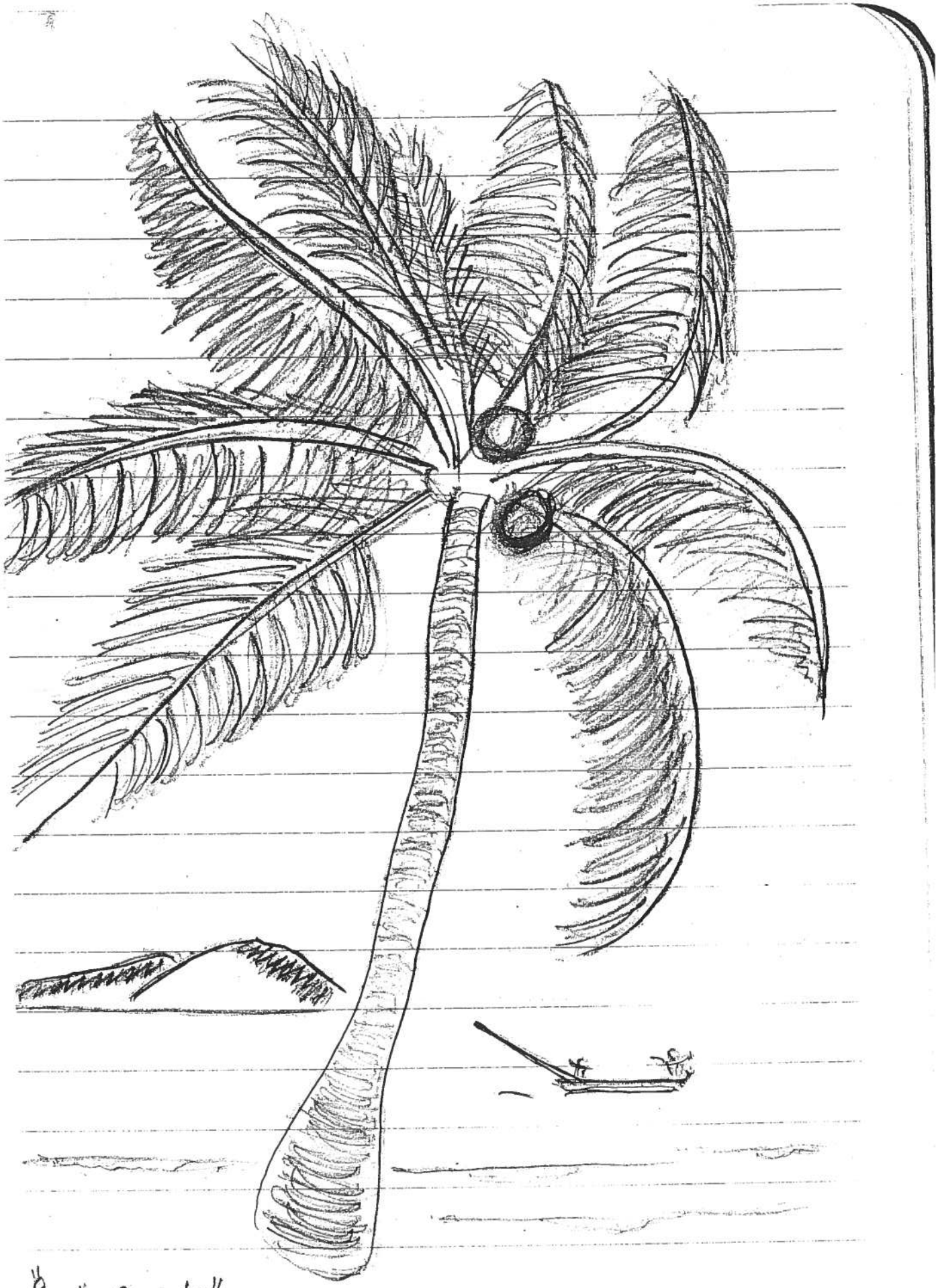
Souper chez Madame Olga, son époux et leurs deux fils, hôtes de Sophie et d'Odile. Table joliment dressée, nappe blanche, un chemin de table composé de fleurs multiples ; verres à eau, verres à vins et vins très bien choisis. Nombreux plats copieux. Hôtes prévenants : Madame a revêtu une robe de soirée en notre honneur. Mais le bruit, oh ! le bruit d'un compresseur, seul moyen d'avoir de l'électricité dans ce quartier très éloigné du centre. J'entends difficilement mes voisins et pratiquement pas les autres convives. Dire que Sophie et Odile subissent ce bruit une bonne partie de la nuit !

Samedi 21 avril

Nous avons eu de la chance de monter à la Citadelle jeudi dernier, le temps était splendide. Hier, il était brumeux ; aujourd'hui - 15h30 – j'aperçois à peine les collines avalées par les nuages.

Pourtant, il faisait beau ce matin lorsque nous sommes partis pour la plage de St Michel (commune de Camp-Louise) sur la route de l'Acul du Nord. Il n'y a guère qu'une vingtaine de km à vol d'oiseau, mais le revêtement de la chaussée puis le chemin de terre sont si défoncés que nous avons mis environ 1h30 pour parvenir au bord de l'eau.

Nous sommes entrés dans un domaine privé, ouvert à ceux qui en ont les moyens ; à 500 m de là, le « peuple » s'installe sous des paillotes brinquebalantes. Pour nous, plage privée, c'est-à-dire sol de sable propre, arbres, abris contre



"Propaganda"

le soleil, tables et chaises, toilettes, douches (à vrai dire, celles-ci sont indiquées mais n'existent pas, ou plus !). Des marches descendent directement dans l'eau ; fond plat de sable gris. Eau propre. Sur les grosses pierres qui protègent l'accès à la plage, quelques bouteilles de plastique, mais rien à voir avec le tas d'immondices du côté « peuple ».

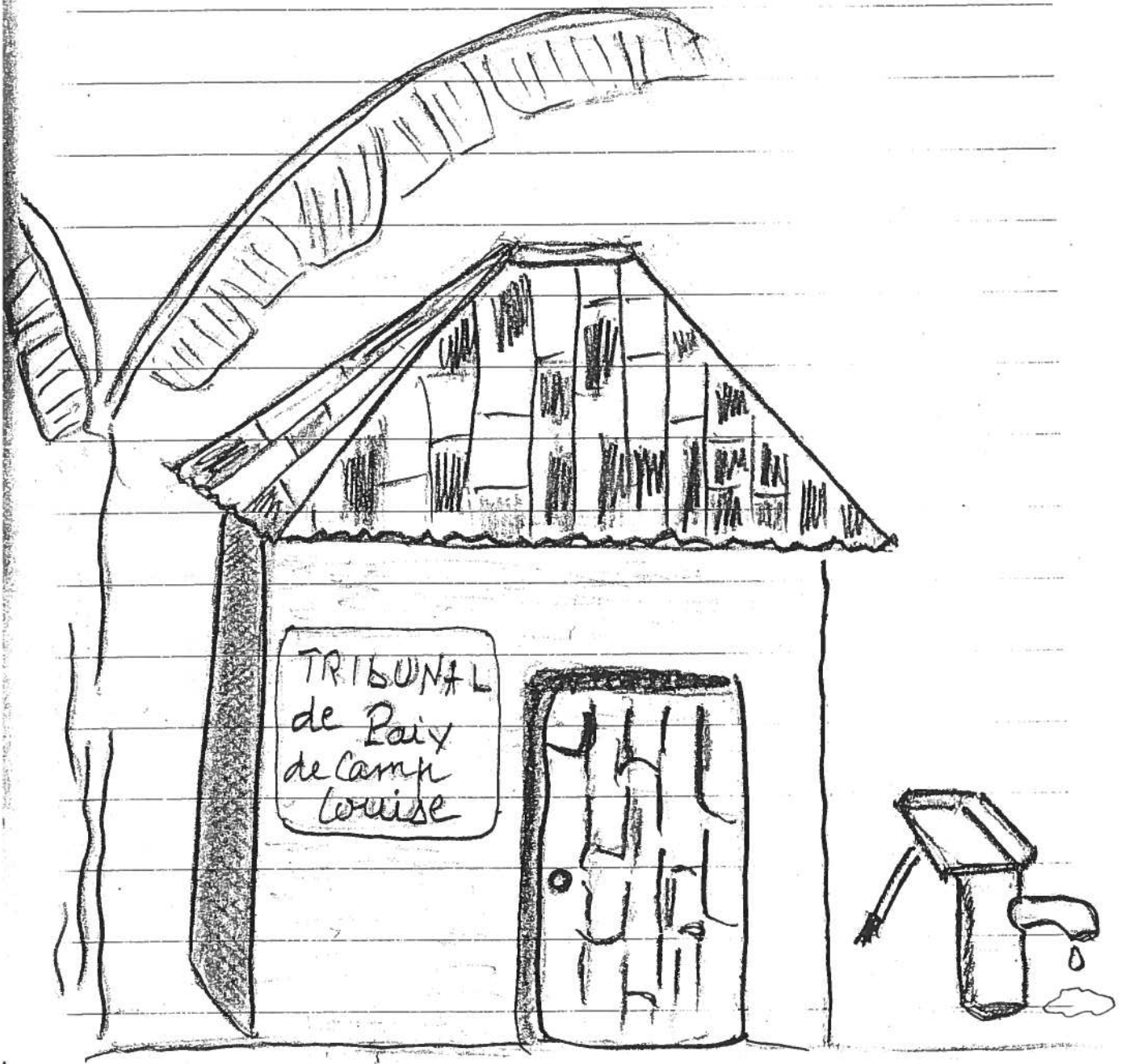
L'eau est délicieuse ; même Emmanuel s'est laissé convaincre d'y entrer. Nous y sommes restés une bonne heure en flânant, évoquant, avec des larmes de crocodile, le temps affreux qui règne en ce moment en France (Anne a téléphoné à Philippe tout à l'heure : il fait 11° à Paris et il pleut tout le temps !)

Nous « dînons » par petites tables, à l'abri. Le tenancier du bar a accepté de faire taire ses deux énormes enceintes qui beuglaient à la mode haïtienne. Un peu de calme, à l'ombre, sous un vent léger, avec un repas correct et de bons amis : y'a pire !

Je me trouve face à Rose Farah. J'essaie de la faire parler un peu d'elle-même, mais elle ne tient pas en place ; c'est certainement pour être le plus possible à notre service ; il m'a semblé, aussi, qu'elle ne se sentait pas très à l'aise en ma présence. Impression, sans doute !

Nous quittons cet endroit sympa vers 13h30 car Jacques Mary, qui conduit une des deux voitures, doit rentrer en ville pour une célébration d'obsèques. Les obligations pastorales sont les mêmes partout ! Nous sortons donc de la plage privée, nous longeons l'énorme tas d'ordures de la plage publique, pour retrouver les cahots du chemin puis de la route. Au passage, j'ai le temps de mémoriser la vue d'une toute petite case qui est le lieu du Tribunal de Paix de Camp-Louise. Retour à l'archevêché pour apprendre qu'il nous faut reprendre la route vers Limonade, où nous attendent plusieurs groupes paroissiaux. Je décline l'offre car je ne me sens pas de force de subir à nouveau 3 heures de route exécrable.

Pendant que les amis vont vivre une visite qu'ils me raconteront comme décevante, je vais assister, du haut de la véranda


TRIBUNAL
de Paix
de Camp
Louise

du second étage de l'archevêché, à un spectacle assez grandiose et étonnant : la sortie des obsèques d'une ancienne femme de loi. Depuis la porte de la cathédrale, un cortège impressionnant s'est formé. D'abord, une fanfare, comme on en imagine à la Nouvelle Orléans : grosse caisse, trompettes et autres cuivres ; les musiciens sont en uniforme. Deux par deux, ils marchent d'un pas mécanique et lent. Ils sont suivis pas une ribambelle d'avocats qui doivent dégouliner sous leur robe et leur mortier. Viennent ensuite des jeunes de trois écoles, distingués par leurs uniformes différents. Puis un grand nombre de personnes (famille, amis, relations ?). Enfin le fourgon mortuaire, longue voiture noire croulant sous les fleurs. Et tout ce cortège se mouvant au pas lent imprimé par l'orchestre : j'imagine l'effet qu'il va produire lorsqu'il va croiser le trafic de la grande rue voisine !

Les amis sont rentrés. Ils me racontent que je n'ai rien perdu ; ils ont rencontré la maman de Jacques Mary ; ils ont vu des groupes paroissiaux surtout composés de jeunes qui attendaient des subventions de notre part mais n'étaient pas dans l'esprit du jumelage qui est un esprit de réciprocité.

Nous rendons visite aux Sœurs de St Joseph de St Vallier. Chez elles nous attend patiemment le groupe des « Amis des prisonniers » : une bonne quinzaine d'hommes et de femmes, jeunes et adultes. Edmond Bordenave anime le débat puisqu'il est le président du groupe. Fritz Jacques (le directeur de St Marc du Laurier) nous retrace à grand traits l'histoire de ce groupe. Puis arrive le temps des questions, surtout de notre part. Nous apprenons ainsi que le groupe visite les prisonniers une fois par mois, le dimanche. Que la population carcérale s'élève à 700 personnes pour une capacité de 200 places. Qu'il y a des hommes, des femmes et des jeunes, heureusement non mêlés. Qu'il n'y a pas de suivi médical pour les prisonniers : le directeur de la prison vient juste d'autoriser les tuberculeux à bénéficier d'une

sortie de cellule pour être au soleil quelque temps. Qu'il n'y a aucune vie culturelle. J'ai demandé à plusieurs reprises si les jeunes recevaient un minimum d'instruction : je n'ai pas entendu de réponse. Grâce à quelques machines à coudre, les femmes avaient un petit atelier de confection ; mais des malfaiteurs, ayant pénétré dans cette prison, ont dérobé ces machines, ce qui fait que les femmes n'ont plus rien. Une messe est dite une fois par mois ; j'ai cru comprendre que le prêtre se tenait dans la cour sans que les prisonniers sortent des cellules, mais je ne suis pas certain de ce que j'avance.

L'équipe des « Amis des prisonniers » se voit chaque dimanche, ne serait-ce que pour prier et pour pratiquer une auto-évaluation de son action (contacts avec les prisonniers au moment de la remise des repas). On ne devient membre de cette équipe qu'après une probation de 3 mois.

Dîner prévu chez les docteur Marie-Merci CAZE (sans « s » final). Comme d'habitude, on vient nous chercher en voiture à l'archevêché, pour faire environ 500 m car Marie-Merci loge tout près de la grande place (nous rentrerons à pied car j'obtiendrai qu'on puisse marcher un peu, mais nous serons accompagnés).

Les deux CAZE(S) tombent dans les bras l'un de l'autre. Marie-Merci : *« Je demanderai à l'un de mes cousins qui a fait des recherches généalogiques. Je crois bien qu'un premier Monsieur Caze(s) a débarqué de France au XVIIIème siècle. – Il est possible que nous soyons cousins. – Pourquoi pas ? »*

Le dîner est délicieux et copieux et animé, comme d'habitude. Plusieurs nouveautés culinaires : du homard en petits morceaux dans une sauce épicée et un superbe jambon cuit (où donc a-t-elle trouvé ça ? Je n'ai vu aucun porc dans les environs).

Marie-Merci est médecin. *« On compte encore des cas de choléra, mais on ne peut plus parler d'épidémie. »* Sa spécialité est la pédiatrie ; chaque matin, elle travaille à l'hôpital Justinien ; chaque après-midi, elle reçoit dans

son cabinet particulier. *« Quelles sont les affections actuelles des enfants ? – La malnutrition, mais elle régresse ! Bien des gens confondaient bien manger avec manger beaucoup. Grâce à l'éducation des mères, les enfants sont de moins en moins malnutris. Demeurent des maladies infantiles liées souvent au rythme des saisons. – Reçois-tu des enfants de tous milieux sociaux ? – Oui, absolument. Je profite de cela, et de beaucoup d'autres occasions, pour éduquer les mamans par des conseils simples touchant la santé de leurs enfants. »*

Dimanche 22 avril

8h30 : messe à la cathédrale : 300 enfants communient pour la première fois. Cette messe de première communion est la première d'une série de trois, réparties sur trois dimanches à la suite. Soit environ 900 enfants pour la seule paroisse de la cathédrale. On m'a demandé de présider l'eucharistie, en français bien sûr.

Je me prépare à la sacristie, au milieu de 5 à 6 jeunes servants d'autel d'une quinzaine d'années. Accrochées au mur, deux grandes photos de St Denys de Vaucresson. On me revêt d'une grande chasuble blanche ornée d'une icône brodée de la Mère de Dieu sur fond bleu.

Au-dessus de l'autel une longue banderole rouge proclame : « VIKTWA ! JEZI LEVE, AVEK LI LAVI PI FÔ PASE LANMO. »

La cathédrale est vaste : à vue de nez, plus de 1200 places assises. Or, la moitié est occupée par des enfants. L'oraison de la messe ce dimanche : *« Garde à ton peuple sa joie, Seigneur, toi qui refais ses forces et sa jeunesse ... »* : on ne saurait mieux dire. Les 300 premiers communiants, leurs frères et sœurs, et cousins et cousines, une chorale d'une cinquantaine de filles sur ma gauche, un gros groupe d'enfants dans la chapelle de droite et très loin, très loin, les adultes. Et ça chante, ça chante, avec un orchestre de deux guitares, une batterie, un jumbé. Un groupe de dix petites filles, dans une même

2,5 mm

tenue blanche, vient danse, de temps à autre, sur les marches de l'autel ; quand je dis « danse », c'est plutôt quelques mouvements rythmiques très sobres.

Les lectures bibliques sont assumées, en français, par des enfants, ainsi que les intentions de prière universelle.

L'homélie est donnée en créole par Jacques Mary ; je demande au jeune prêtre assis à ma droite de me traduire ce qui est dit. Jacques Mary pose des questions ; l'enfant qui pense connaître la réponse lève la main, s'avance au micro, délivre son savoir ; personne n'a peur de se lever. Et tout cela se fait dans le plus grand calme.

Pour la communion, les enfants montent à l'autel où nous sommes 3 prêtres. Nous leur donnons la communion sous les deux espèces, par intinction. Tout est en bon ordre, sans chahut mais sans raideur.

Après la messe, je me tiens, en aube, devant la peinture offerte par Vaucresson à l'occasion du 25ème anniversaire du jumelage. Plusieurs enfants se font photographier avec moi.

Dîner (= déjeuner) à l'archevêché après un whisky sur la terrasse du second, en attendant Mgr Louis KEBREAU. Il est en conférence avec Jacques Mary et le chef de la police municipale. En effet, ce matin, avant la messe de 6h00, le parvis était jonché de tracts émanant des évangélistes, et proclamant qu'ils sont la vraie Eglise du Christ. Or, avant Noël, des tracts semblables avaient été distribués de la même manière et, quelque temps après, la cathédrale avait été vandalisée. Donc, devant cette nouvelle apparition de tracts, il était bon de prévoir l'avenir et de sécuriser la cathédrale. Il n'est pas certains que ce soient les évangélistes eux-mêmes qui aient vandalisé la cathédrale, mais nul besoin de courir de risques.

Autant dire que l'œcuménisme est encore bien loin !

Au cours du repas, en présence du Père Louis, nous avons évoqué, bien sûr, mais sans y insister outre mesure, par délicatesse vis-à-vis de nos hôtes, le premier scrutin de la présidentielle française, puis nous étions passés à

d'autres sujets. Vers 14h00, le Père Louis est sorti discrètement de table ; cinq minutes après, il est revenu, un papier à la main, nous annoncer le pourcentage des abstentions, et des différents candidats. Quel homme attentif aux autres !

Après le repas, nous nous retrouvons sur « notre » terrasse, il fait bon. Le Père Louis nous dit sa joie de nous revoir et sa satisfaction de savoir que notre séjour est très positif. Nous lui offrons, ainsi qu'à Jacques Mary, un kit OURRA, les livres qu'il a souhaités (en particulier un ou deux livres du Père Ganne) et d'autres, dont « Une année à l'Arche » En deux mots, il évoque la Conférence épiscopale qu'il vient de présider à Port au Prince. Selon lui, la parole officielle de l'Eglise catholique est attendue, car l'Eglise est, actuellement, la seule institution fiable : songer que l'Eglise tient un minimum de registres (baptêmes, premières communions, mariages) alors qu'il n'y a ni état civil ni même de cadastre. Chaque évêque est au confluent entre vie pastorale et autorités politiques et sociales.

Pour ma part, je dis qu'il m'a été important de venir, malgré la fatigue de la Semaine Sainte. Et je rappelle que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les communautés chrétiennes se rendaient ainsi mutuellement visite pour partager et consolider leur foi commune.

15h00 : rencontre, dans le cadre agréable de l'école-foyer St Joseph, des membres de l'équipe de la pastorale familiale. Cette équipe a été créée par Jacques Mary après la rencontre à Vaucresson de l'équipe CPM (Centre de Préparation au Mariage) et d'un foyer qui lui a dit : *« Après la préparation au mariage, l'Eglise ne nous porte pas ; il n'y a pas de « service après-vente »*. D'où la création de cette équipe capoise qui anime, pour l'instant, une trentaine de foyers, catholiques ou non. Outre les thèmes qui sont abordés chaque mois, les foyers sont invités, une fois dans l'année (nuit de la St Sylvestre) à renouveler les engagements de leur mariage.

Nous indiquons à cette équipe l'existence d'Alpha-couples (ancien « Elle et Lui »).

La pastorale familiale se retire pour laisser les deux Comités du Jumelage en tête à tête pour un premier bilan. Il ressort que ce voyage, bien préparé par les capois, a été jusqu'à présent très positif ; il a permis à chacun de mettre un visage sur un nom ; ainsi, il construit l'avenir. On insiste sur les liens, les échanges de nouvelles étant rendus plus faciles grâce à internet.

Au nom du Comité français, j'offre un kit OURRA à Bastien pour tout le Comité haïtien.

18h00 : nous nous rendons au « Versailles », salle de cinéma assez vaste, bien climatisée, aux fauteuils confortables. Le film que nous devons voir a été certifié visible par tous. Dès les premières images, nous nous apercevons que ce film anglais se situe au-dessous de la ceinture ; Philippe sort, suivi des deux Comités. Rose Farah, qui, comme d'habitude, a tout organisé, est furieuse et honteuse ; la pauvre ne sait plus où se mettre. Nous essayons de la consoler, mais c'est difficile.

Alors, pour tuer le temps avant d'arriver chez Monsieur et Madame Dorvil qui nous attendent dans le quartier de Carrénage, tout près du bord de l'eau, nous déambulons dans les rues. Nous passons devant l'hôtel du Roi Christophe, maison que possédait effectivement le roi. De belles maisons coloniales le long des rues. Mais l'état de la voirie laisse à désirer : une plaque d'égout manque au beau milieu de la rue ; si les véhicules n'y prennent garde, ils risquent de s'encastrer dans le trou béant au fond duquel on aperçoit l'eau stagnante. Les égouts sont totalement obstrués.

Nous parvenons chez nos hôtes vers 19h30. Réception dans le salon. Comme nous évoquons la messe de première communion de ce matin, Monsieur Dorvil nous raconte qu'il est tombé amoureux de sa femme le jour de leur première communion et que, 20 ans plus tard, ils se sont épousés.

Nous passons à table, dans la cour intérieure, sous les étoiles. Comme lors de chaque invitation, le buffet est divers et copieux. De petites tables de 4 couverts sont disposées en carré. La maîtresse de maison me fait asseoir près de

Philippe. Nous rejoignent Monsieur Dorvil et Bastien (qui va s'éclipser pour être auprès de sa femme qui est sur le point d'accoucher). Grande conversation économico-politique entre Dorvil et Philippe. Si j'ai bien suivi, notre hôte est partisan d'un état fort dans lequel les politiciens s'occuperaient d'abord du bien commun avant de s'occuper de leurs intérêts personnels (bonne idée !). Dorvil a étudié quelques années l'économie à Santiago du Chili ; il se révèle être un admirateur du Roi Christophe, *« un homme qui avait une vision d'avenir. »*

Philippe, Emmanuel et moi avions l'intention de rentrer à pied à l'archevêché qui n'est pas loin ; cela nous aurait fait du bien : à 22h00, il fait bon. Mais, dans cette nuit noire, et bien que nous soyons dans un quartier chic (nos hôtes sont manifestement économiquement à l'aise) Jacques Mary fait plus qu'insister pour nous raccompagner en voiture. La sécurité est-elle si peu assurée ?

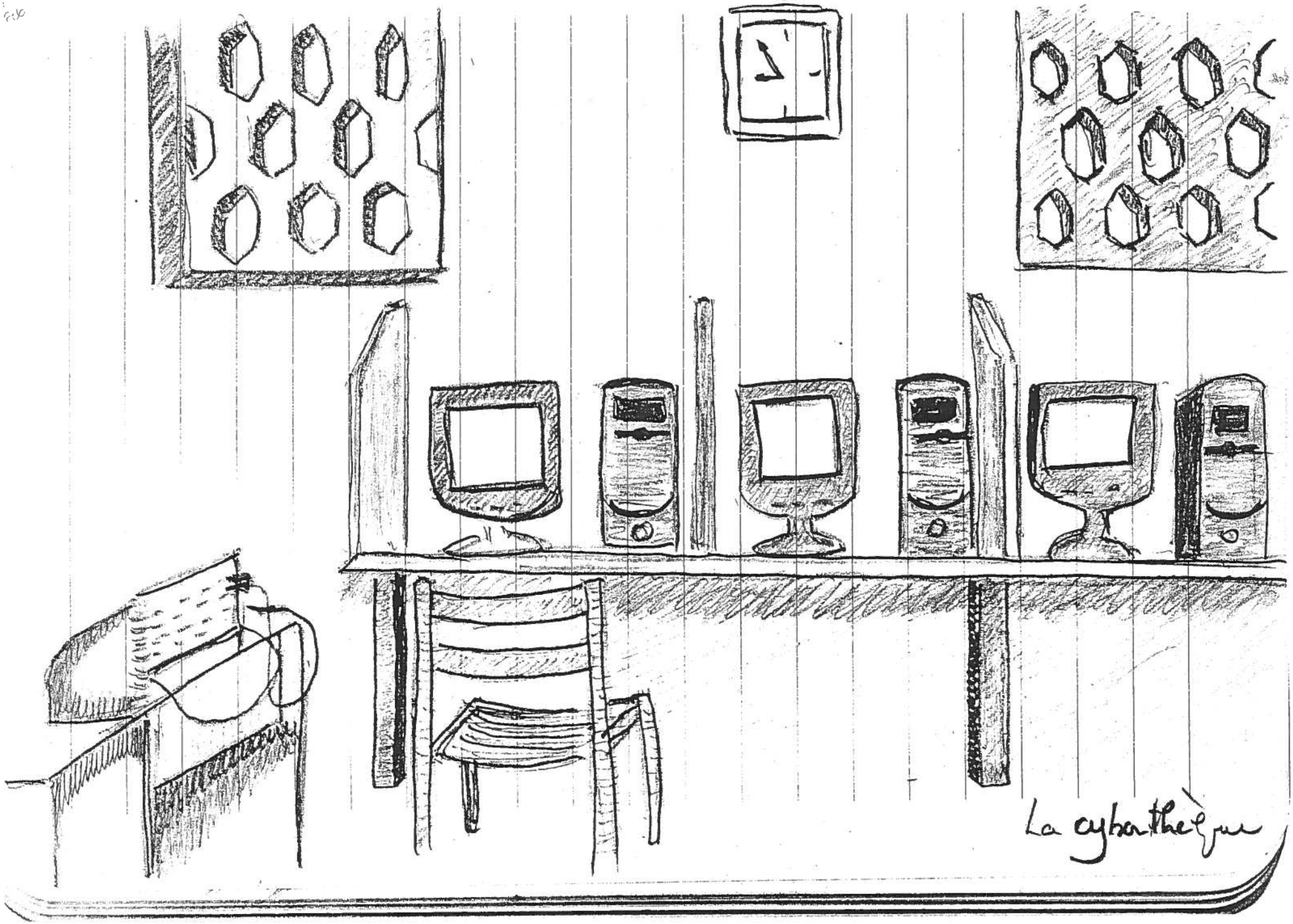
Lundi 23 avril

6h00 : dernière messe à l'oratoire, concélébrée avec « Junior », un autre jeune prêtre.

Visite à la cyberthèque sur laquelle veille Fritz Pierre, juste remis d'une très récente opération. Emmanuel, qui s'y connaît en informatique, inspecte les ordinateurs, relève qu'un switch est brisé ici, qu'un fil de raccord manque là. Fritz n'a pas eu les capacités, ou les possibilités (ou la volonté) de changer les pièces défectueuses. Emmanuel dresse la liste des disfonctionnements et promet qu'on essaiera, en France, de trouver les pièces nécessaires et de les faire parvenir à Cap Haïtien.

Dans la pièce contigüe Bernadette gère la bibliothèque paroissiale, bien pauvre en livres bien vieux et bien poussiéreux.

Nous filons au marché touristique. C'est une série de 80 baraques bancales et rouillées, chacune étant tenue par un vendeur - ou une vendeuse - différent. Un mélange de marché


La cybarthèque

aux puces et de bidonville. Une longue allée : à droite, les boutiques, à gauche, un peu d'herbe et quelques palmiers, et la mer tout de suite. Une petite plage herbeuse qui disparaît sous les détritus : le maire nous a dit que c'est là que se tiendra le prochain festival de la mer : il y a intérêt à tout nettoyer avant !

Le ciel est gris. Temps lourd, moite, désagréable. Vers midi, il va commencer à pleuvoir, une pluie lente, verticale (pas de vent), issue de nuages très bas.

Le marchandage bat son plein. On nous avait prévenus : *« Offrez les 2/3 du prix proposé. »* Ce que nous avons fait ; surtout Emmanuel qui achète toile sur toile en pensant au stand « Haïti » de la prochaine brocante de Vaucresson. Mais quels objets rapporter en France ? On trouve des statuettes, des poupées, des porte-serviettes en forme de tap-tap et d'autres babioles dont on se demande si elles pourront tenir demain dans les valises.

Les vendeurs nous sollicitent souvent, avec insistance (nous sommes les seuls touristes à 10 lieues à la ronde), mais sans être agressifs ni « collants » :
« Monsieur, monsieur, viens me voir. » « Monsieur, donne-moi un coup d'œil. » « Une seule visite, rien que pour voir. » « Je suis bon catholique, je suis batteur dans l'orchestre de la cathédrale. Je t'ai vu dimanche dernier, viens m'acheter quelque chose. » « Regarde mes beaux bracelets. C'est moi qui les fais. »

La pluie s'est mise à tomber, lentement, lourdement. Elle rend les baraques encore plus tristes. A quelques encablures glissent au vent des barques de pêche. Dans ces baraques faites de contreplaqué, de tôles rouillées, les objets à vendre - souvent les mêmes de baraque en baraque – sont présentés par terre ou posés sur des rayonnages de fortune. Beaucoup de toiles de style plus ou moins faussement naïf. Les deux seules un peu originales (un ensemble de cédrats, des fruits de l'arbre à pain) sont trop grandes pour être rangées sans dommage dans nos valises. Je me rabats sur une tôle martelée, découpée et peinte, qui représente joliment un

arbre de vie ; comme nous sommes 3 à en vouloir, le marchand se laisse faire pour un prix global réduit.

Je suis à la recherche d'un lambis (un gros coquillage de la mer des Caraïbes), mais ceux que je trouve ont l'air d'être mités. J'abandonne malgré les sollicitations de plusieurs marchands mis au courant, par téléphone arabe, de mon souhait.

« Mon ami, mon ami, viens voir, juste une minute. » « Pourquoi t'arrêter à la baraque 25 ? Je suis à côté, je vais te faire un bon prix. » On entre, ne serait-ce que pour se protéger de la pluie, mais pas parce que cette baraque serait plus originale que la précédente. On regarde sans avoir l'air d'être vraiment intéressé, ce qui d'ailleurs est souvent exact. Et puis, sans y paraître, l'œil s'arrête sur une toile. *« Tu me la fais à combien, celle-là ? – En dollars ou en gourdes* (= unité monétaire haïtienne ; 1 euro = 50 gourdes*). – En gourdes. »* Quelques instants de silence, l'air de réfléchir. Puis : *« Je te la laisse pour 300 gourdes. »* Silence à nouveau. *« 300, c'est pas cher, c'est pour toi, tu es mon ami. – Moi, je t'en offre ... 180. – Non, 200. – OK, 200, mais as-tu de la monnaie ? Je n'ai qu'un billet de 250 gourdes. – Pas de problème. Je te dois 50. Mais tu ne veux pas autre chose ? – Non, merci. Mais, s'il te plaît, retire cette toile de son cadre pour que je puisse la mettre à plat dans ma valise. – Bien sûr. Mais tu n'en veux pas une autre ? – Non, je veux mes 50 gourdes. – Pas de problème. »* Et le dialogue se poursuit calmement, sans éclat de voix, jusqu'à ce que la toile soit dégrafée, roulée avec précaution, et que les 50 gourdes soient rendues. C'est vraiment partout la même technique de marchandage, la gentillesse en plus.

Pendant que Philippe et Emmanuel se lancent dans des calculs complexes de change entre euros, dollars et gourdes, les dames essaient de trouver des nappes et des serviettes brodées. En fait, l'un des sports de ce matin, outre le fait de trouver des toiles naïves et des objets facilement transportables, est d'épuiser nos gourdes puisque cette monnaie nationale n'est pas convertible.

Déjà chargés, nous regagnons l'archevêché. La table est dressée avec soin, comme d'habitude. Chaque couvert est protégé par un linge immaculé. Le Père Louis nous fait l'honneur du buffet : d'abord, un bol de salade de fruits, puis une assiette de goyaves, d'ananas et de bananes. *« Père Jean-Paul, savez-vous ce que c'est ? – Non, Père. – C'est le fruit d'un arbre qu'on appelle ici « l'arbre véritable ». Cela ressemble aux châtaignes. Et là, c'est une tranche du fruit de l'arbre à pain. Goûtez cela, vous allez voir, c'est très bon. »*

Après vient un gratin de pâtes, du poulet rôti, du riz brun : on ne jeûne pas à l'archevêché !

Edmond Bordenave se propose de nous conduire à nouveau en voiture au marché touristique. Nouvelles emplettes. Nous finissons nos gourdes. Entre quat'zyeux, Edmond m'offre un superbe lambi : vraiment, quel geste d'amitié !

Retour aux hébergements.

Douche. On se fait beau pour la soirée d'adieux.

Nous sommes emmenés en voiture, comme de coutume, dans une salle du bord de mer. Les deux Comités sont au complet.

Petits discours d'amitié de la part des Présidents.

La soirée est rythmée par l'orchestre des « Troubadou », qui est, semble-t-il, assez renommé. On danse. Les français sont comblés de cadeaux, dont une très grande toile représentant, sur fond bleu, la Vierge dont les mains laissent partir des rayons de bénédiction sur la cathédrale de Cap Haïtien et St Denys de Vaucresson. Jacqueline Coqmar m'offre une coupe en bois accompagnée d'un mot personnel d'une grande gentillesse ; ce mot est calligraphié dans une « ronde » dont on a perdu le souvenir depuis longtemps dans les écoles françaises !

On échange des adresses mail. On se congratule. Puis on se sépare en attendant, dans 2 ans, une délégation capoise à Vaucresson.

Retour à l'archevêché.

Confection – ardue - des valises qui regorgent de cadeaux : je

me vois obligé d'abandonner mon drap de bain !

Prévision d'une nuit courte car le réveil est prévu à 4h00 pour un départ à 5h45 en direction de l'aérodrome de la ville. Espérons que Port au Prince sera calme malgré les derniers événements (manifestation des policiers après le meurtre perpétré à l'encontre de l'un d'eux). Une assurance : comme à l'arrivée, le Père André devrait être présent pour nous mener de l'aéroport national à l'international.

Mardi 24 avril

Je n'ai pas entendu mon réveil. Je me dresse en sursaut à 4h30. Heureusement que ma valise est prête depuis hier soir !

Dernier (petit) déjeuner à la table de l'archevêché. Merci et au-revoir à nos hôtes ; le Père Louis laisse entendre qu'il ferait un tour à Vaucresson vers le mois de novembre.

Nous embarquons dans le coucou qui va nous conduire à Port au Prince. Agnès s'arrange pour que la peinture de la Vierge, bien protégée, soit allongée sur le sol. Le ciel est dégagé ; pourtant, nous ne verrons pas la Citadelle : nous avons dû passer juste au-dessus.

Le Père André est au rendez-vous. Il n'a pas rencontré de difficulté de circulation : *« La pluie d'hier a calmé les énergies ! »* Nous parvenons sans encombre dans la partie rénovée de l'aéroport international. Beaucoup de monde. Nous enregistrons nos bagages sans difficulté, à part le fait que je doive ouvrir ma valise, trop lourde, et confier mon précieux lambi à Agnès. Pendant l'attente, Philippe nous emmène au stand de rhum Barbancourt ; nous sommes plusieurs à acheter une ou deux caissettes de 5 bouteilles ; chaque caissette est marquée de notre nom ; elle nous attendra à Orly.

Embarquement pour Pointe à Pitre après deux heures d'attente. Deux heures de vol. Attente de quatre heures à Pointe à Pitre. Embarquement pour un vol de huit heures jusqu'à Paris. Nuit totalement blanche en ce qui me concerne ; heureusement, je suis assis le long de l'allée, ce qui me

permet de marcher de temps à autre. A pris place, à côté de moi, un jeune couple ; elle, elle est toute mince et s'est installée contre le hublot ; lui occupe la place du milieu : ce doit être un sportif, il est large d'épaule : je ne suis à peu près à l'aise que quand il se penche sur les genoux de sa belle pour essayer de dormir.

Paris, mercredi 25 avril ; heure locale : 7 heures du matin. Il fait gris, froid, il pleut.

Nous récupérons valises (et caissettes de rhum !)

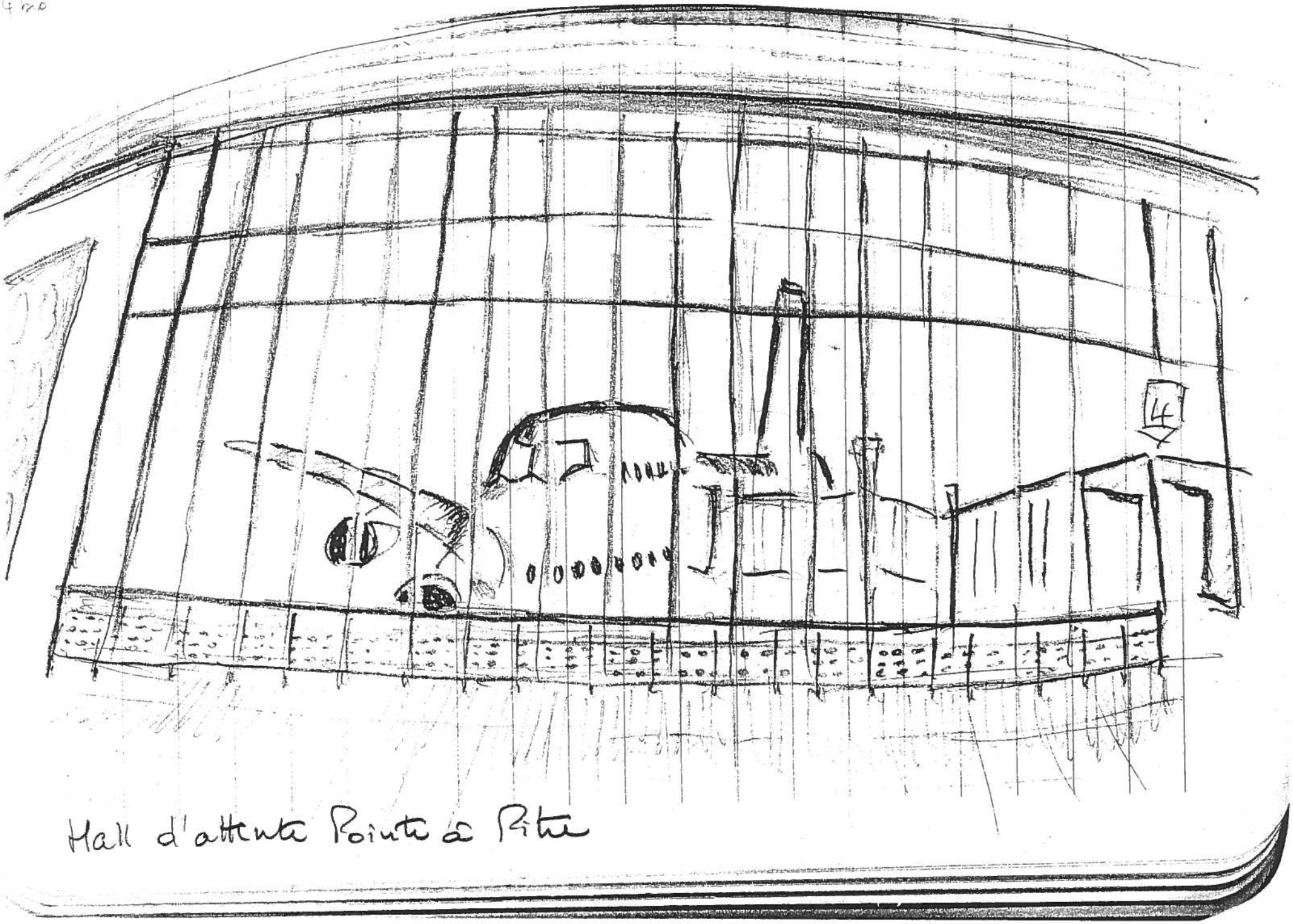
Le taxi est là qui nous attend. Nous rentrons à Vaucresson où nous attendent plusieurs amis. Petit déjeuner chez Philippe et Anne. Premières réactions « à chaud » (si l'on peut dire, avec toute cette pluie !).

Hier soir, Emmanuel m'avait invité à déjeuner chez lui. Mais je suis si fatigué que je lui demande s'il accepterait, ainsi que Catherine, d'échanger le déjeuner contre le dîner : je crois que ça l'arrange lui aussi, car il n'est guère plus frais que moi.

Il est environ 10h00 lorsque je rentre chez moi ; je me couche pour me lever, légèrement brumeux, vers 15h00.

Que de choses j'aurais manquées si je n'avais pas vécu tout cela !

34 rio



Hall d'attente Pointe à Pitre

DELEGATION FRANCAISE

Philippe LEVESQUE, président
Emmanuel AUFFRET
Père Jean-Paul CAZES
Sophie COUTURON
Béatrice JAVELLE
Agnès THOMAS
Odile VOIN

NOYAU HAÏTIEN DU JUMELAGE

Bastien ETIENNE, président
Edmond BORDENAVE
Mgr Jacques Mary CHARLES,
curé de la cathédrale
Fritz FOUCHARD
Fritz JACQUES
Matthieu JEAN
Rose Flore JEAN BAPTISTE (Fofote)
Rose Farah MARCELLUS

Avec Annette FILS AIME,
Jacqueline APPOLON, Esther NOEL,
Frantz CHARLES, Maryse CELESTIN,
Harold DESIR, Elvire EUGENE,
Paulette COQMAR,
Anita CALIXTE, Madame LORFILS